



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

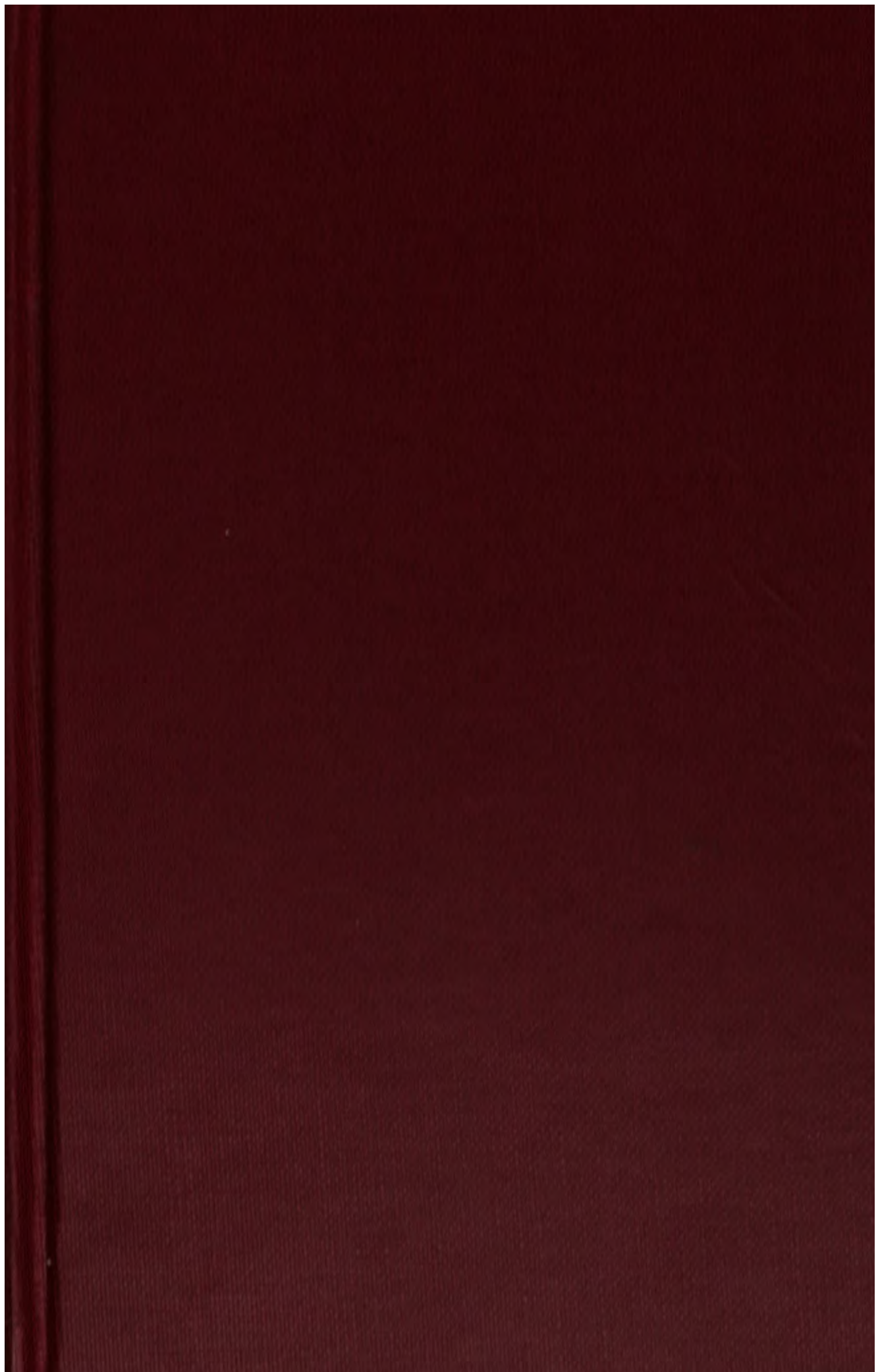
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B. 2143



2000
Ed.
Cirene

POÈMES ET POÉSIES



POÈMES

ET

POÉSIES

PAR

LECONTE DE LISLE

auteur des *Poèmes antiques*

seconde édition, revue et augmentée

DE LA PASSION

POÈME



PARIS

TARIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE MARENGO, 2

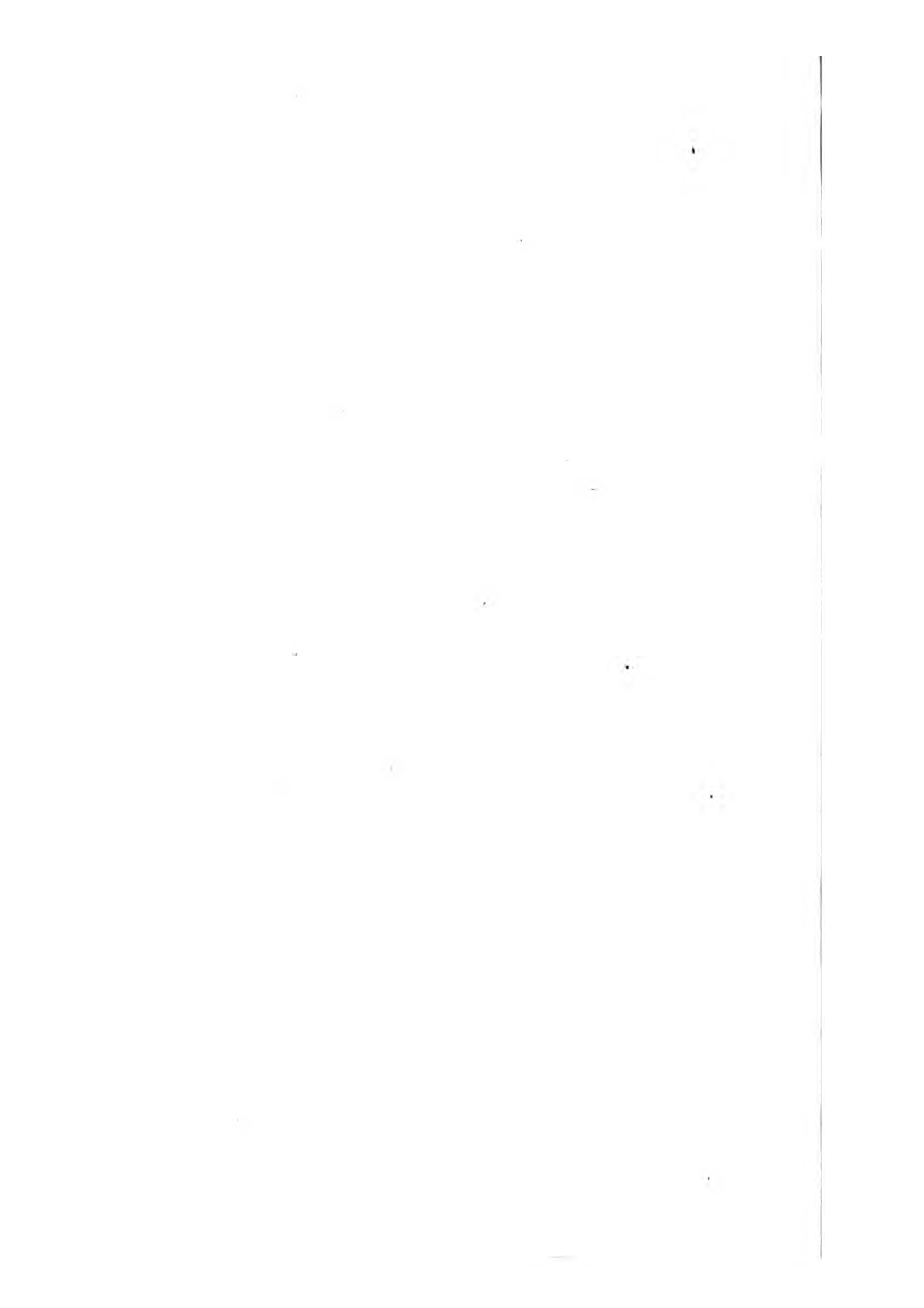
—
1857



LA PASSION.

POÈME.

A ma Mère.



GETHSÉMANI.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS.

La nuit envahissait le Temple jusqu'au faite.
Par delà le torrent où but le Roi-Prophète,
Sur la montagne, aux flancs de ronce et de graviers,
Les Onze étaient couchés sous les noirs oliviers.

Et tandis qu'ils dormaient, chargés de lassitude,
Un sanglot surhumain troubla la solitude ;
Et nul ne l'entendit parmi ceux qui vivaient ;
Et des larmes de sang sur la terre pleuvaient ,
Comme aux jours disparus des prodiges antiques
Où s'agitaient des morts les muettes reliques.
Et l'homme, sans mourir, n'aurait point écouté
Ce cri de désespoir dans l'espace emporté,
Car c'était un sanglot de l'angoisse infinie,
C'était Dieu qui suait sa sueur d'agonie !

Vous l'entendites seuls, Anges des cieus venus !
Vos yeux, brûlants de pleurs jusqu'alors inconnus,
Pour consoler au moins sa détresse sublime,
Versaient leur pitié sainte à la grande Victime ;

Et toi, Gethsémani, qui dois fleurir, un jour,
Aux soupirs de ton Dieu tu tressaillais d'amour !

Enveloppé d'un pan de sa robe grossière,
Il s'agite et frémit, le front dans la poussière.
Ses longs cheveux épars, où palpitent encor
Quelques mornes reflets de l'auréole d'or,
Traînent confusément, pleins de fange et de sable.
Il sent gémir en lui la race périssable :
Tous les siècles éteints renaissent sous ses yeux ;
Et, criant à travers le silence des cieux,
Les flots du sang versé, tels qu'une mer d'écume,
Montent jusqu'à son cœur abreuvé d'amertume.
O jardin du Cédron, lieu sinistre et sacré,
O refuge suprême où David a pleuré,

Tu vis le Juste, en proie à l'angoisse profonde,
Racheter par l'amour les souillures du monde,
Et, tout chargé des maux et des remords humains,
Élever dans la nuit ses suppliantes mains :

Ecarte loin de moi ce calice terrible,
Toi qui donnas la vie au néant insensible,
Et qui peux, sans blesser l'immuable équité,
Faire rentrer ton œuvre en ton éternité !
Mais que ta volonté soit faite, et non la mienne.
Et vous, les premiers-nés de la famille humaine,
Et vous que Dieu réserve aux jours de l'avenir,
Soyez bénis, ô vous pour qui je vais mourir !

Et comme Il exhalait ses plaintes immortelles,
Les saints Anges, muets, se voilaient de leurs ailes;
Au travers des rameaux agités pesamment,
Le vent des nuits passa comme un gémissement ;
Et l'on vit, déjà loin des murs noirs de la ville,
Luire et ramper dans l'ombre, au pied du mont stérile,
Comme un éclair livide au bord de l'horizon,
La torche de la haine et de la trahison !



PREMIÈRE STATION.

JÉSUS EST CONDAMNÉ.

La terre a salué le Jour expiatoire,
Et le peuple en rumeur gronde autour du prétoire,
Et le Juge contemple, avec un sombre ennui,
Le Rédempteur debout et muet devant lui.

Comme un bandeau royal, le noir réseau d'épines
S'enfonce amèrement dans ses tempes divines;
Les immondes liens, le fouet aux nœuds de fer,
De leur empreinte affreuse ont sillonné sa chair;
La pourpre le revêt, et de sa face pâle
Quelques gouttes de sang tombent par intervalle.
Mais son regard est calme; il entend sans terreur
Rugir et s'enivrer de sa propre fureur,
Ce peuple, qu'il aima d'une amour infinie,
Et qui lui rend la mort avec l'ignominie !

Oh ! quand hier encore, innombrable et joyeux,
Tu le suivais au bord des lacs mystérieux,
Et que, te nourrissant du miel des paraboles,
Tu gardais dans ton cœur ses divines paroles,

Songeais-tu que ce cœur, dans la haine affermi,
S'éloignerait sitôt de ton céleste ami ?

O foule ingrate et vile, ô race sans mémoire,
Les démons de l'Enfer à peine l'ont pu croire,
Quand, le voyant couvert d'opprobre et châtié,
Furieuse, tu dis : Qu'il soit crucifié !

Mort au Nazaréen ! Que par delà la tombe
Sur nous et nos enfants son sang maudit retombe !
Et ton souhait farouche, emporté par le vent,
S'élança pour jamais aux pieds du Dieu vivant !

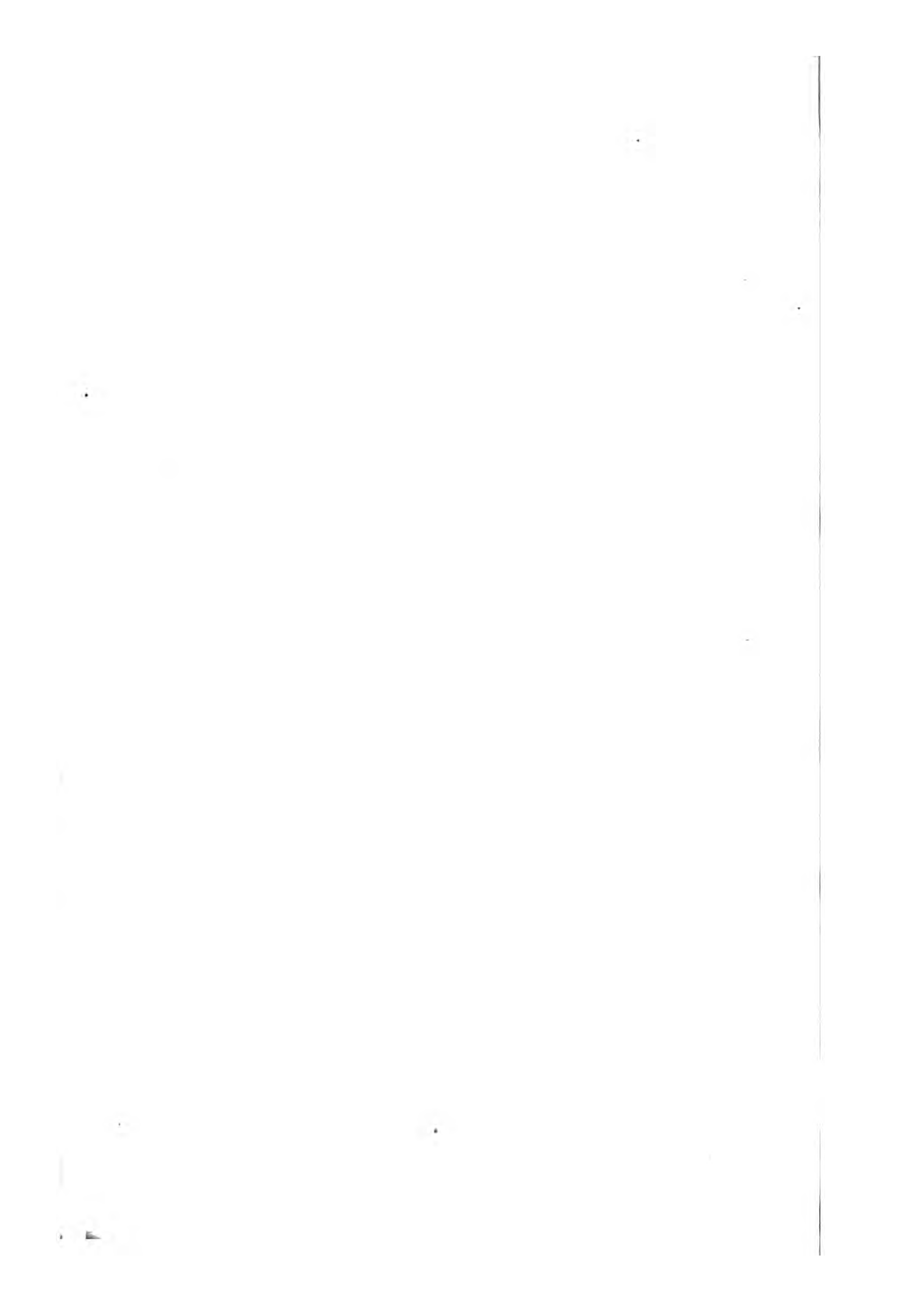
Devant ce Dieu, par qui ton arrêt se décide,
Ta parole fut vraie, ô peuple déicide !
Marqué comme Caïn d'un stigmaté éternel,
Comme le sable, en proie aux tempêtes du ciel,

Dans l'espace et le temps, de rivage en rivage,
Tu fuiras, entraîné par un torrent d'orage ;
Et sur tous tes chemins, dans tes nuits et tes jours,
Ce sang que tu maudis t'inondera toujours !
Tu le verras pleuvoir, sans trêve et sans mesure,
Comme un jaillissement d'une large blessure ;
Comme un râle arraché par le fer meurtrier,
Des bouts de l'univers tu l'entendras crier ;
Le sol s'indignera de conserver ta trace,
Et l'homme avec horreur détournera sa face !

Et toi, qui te lavant les mains, crus à jamais
T'être purifié du sang que tu livrais,
Va ! tu te plongerais, ivre de ta démence,
Dans la flamme infernale ou dans la mer immense,

Que désormais, Romain ! les siècles qui naîtront
Se souviendront d'un lâche, et te reconnaîtront !
Et quand, cherchant l'oubli comme un dernier refuge,
Tu verras resplendir la droite de ton Juge ;
Quand ton iniquité, te pénétrant d'effroi ,
Se dressera, vivante et morne devant toi ;
Puisqu'au supplice infâme abandonnant le Juste,
Tu souillas sans remords la conscience auguste,
Rien, rien n'aura lavé, ni l'onde ni le feu,
Tes misérables mains rouges du sang d'un Dieu !





DEUXIÈME STATION.

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX.

Aux jours libérateurs où l'Ange, ceint du glaive,
Frappait l'Assyrien dans l'orgueil de son rêve,
Et prodiguait la chair des guerriers aux vautours,
Jérusalem montait au sommet de ses tours ;

Et voyant , par milliers, cette armée inhumaine,
Semblable aux épis mûrs joncher au loin la plaine,
Et dans un tourbillon, les chevaux effarés,
Hennissants, entraîner les chars désemparés ;
La cité de David, joyeuse et hors des tentes,
Triomphait et poussait des clameurs éclatantes !

L'Ange exterminateur a-t-il , comme autrefois,
D'un vertige de mort saisi le cœur des rois,
Et, pour glorifier la race bien-aimée,
Eteint dans une nuit la rumeur d'une armée ?
Non ! si Jérusalem exhale un cri joyeux,
C'est que le Fils de l'homme agonise à ses yeux ;
C'est que, multipliant l'outrage et l'anathème,
Elle peut désormais le frapper elle-même,

Et, l'entraînant ainsi , de douleurs en douleurs,
Le clouer au gibet entre les deux voleurs !

O Christ ! tu vas enfin épuiser ton calice !
Et ployé, chancelant sous l'arbre du supplice,
Par l'ardeur du soleil et les sentiers pierreux,
Tu vas suivre, pieds nus, ton chemin douloureux !
Qu'il sera long, Seigneur, et qu'il sera terrible
Ce chemin qui conduit à ta mort impossible !
O Rédempteur, pour qui les siècles sont un jour,
Ce jour va contenir des siècles à son tour !
Que d'angoisses encor t'attendent au passage !
Oh ! que de pleurs amers vont brûler ton visage !
Abandonné du monde et du ciel , ô Seigneur,
Combien tu vas saigner dans ta chair et ton cœur ;

Combien, toujours percé d'une atteinte plus sûre,
Chaque pas va rouvrir et creuser ta blessure !

Mais, ô Verbe infini, ce mal immérité,
Tu l'as voulu subir de toute éternité !
En déroulant des cieux les tentures sublimes,
En versant l'Océan dans ses larges abîmes,
Immuable, absolu, d'éclairs environné,
Tu rachetais dès lors le monde nouveau-né !
L'homme à peine échappait à la main créatrice,
Que ton amour pour lui s'offrit en sacrifice :
Tu pardonnais déjà quand tu pouvais punir ;
Et lavant de ton sang ses forfaits à venir,
Pour le guider parmi les ombres de la terre,
Tu fis briller ta Croix dans sa nuit solitaire !

Vers la gloire éternelle où tu seras demain,
Suis donc, ô Rédempteur, ton sublime chemin !
Et, d'instant en instant, sous le ciel implacable,
Si ton corps abattu cède au poids qui l'accable,
Divin Martyr, en qui pleure l'humanité,
Ta seule patience égale ta bonté,
Et le torrent d'amour qui jaillit de ton âme
T'emportera vivant sur la colline infâme !



TROISIÈME STATION.

JÉSUS TOMBE SOUS LE POIDS DE LA CROIX.

O vous qui, voyageant d'un vol mystérieux
De l'homme au Créateur et de la terre aux cieux,
Allumez les soleils et chantez dans l'espace,
Esprits d'amour, Esprits de sagesse et de grâce,

Du cœur de Jéhovah rayons puissants et doux,
De vos sphères de flamme, Esprits, inclinez-vous !
Désormais, sans troubler l'impassible harmonie,
Chaque univers, bercé sur sa courbe infinie,
De l'ordre primitif ne s'écartera pas :
Un plus sacré devoir vous appelle ici-bas.
Frémissez de pitié, de respect, d'épouvante !
Lui, que vous adoriez ! la Parole vivante,
Le Sauveur annoncé par d'inaffables voix,
Succombe, haletant, pour la première fois !

Couronné de mépris, résigné sous l'injure,
Il s'avancait, portant la croix massive et dure,
Comme Isaac, jadis, aux cimes du rocher,
Le fer de l'holocauste et le bois du bûcher ;

Et voici que le sang dans ses veines se fige ;
Sa tête tourbillonne et s'emplit de vertige ;
D'une sueur de mort les cheveux inondés,
Il défaille et chancelle ! Oh ! venez, descendez,
Ange consolateurs des misères mortelles,
Abritez votre Dieu de l'ombre de vos ailes,
Soulevez son front pâle, et sur ses pieds blessés
Pleurez, divins amis, et les rafraîchissez !
Mais non ! restez aux cieux ! De sa douleur féconde,
Ange, vous le savez, sort le salut du monde,
Et nul de vous jamais ne pourrait épuiser
Ce sang dont l'univers se verra baptiser !

Bientôt, l'Église aussi, selon le rite antique,
Comme une veuve assise au foyer domestique,

Gémissant, et pleurant l'Époux mort dans ses bras,
Défaillira, tremblante, à ses premiers combats.
Ses enfants éplorés, se pressant autour d'elle,
Partageront les maux de leur mère immortelle,
Qui tournera, le cœur plein d'un seul souvenir,
Ses regards incertains vers le sombre avenir ;
Et, sur le seuil désert croyant toujours entendre
Du Bien-Aimé la voix consolatrice et tendre,
Toujours désabusée, et le front dans la main,
Dira : Veillons encore ! Il reviendra demain.

Espérance sacrée ! Il reviendra sans doute !
Il se penche vers toi de l'éternelle voûte,
Il te voit, il te guide, et, comme il est écrit,
Te donne sans retour sa force et son esprit !

Comme la cendre au vent se disperse et s'envole,
Les siècles passeront, mais non point sa parole ;
Et contre sa Maison divine, désormais
Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.
Relève-toi ! reprends ton fardeau, noble veuve !
Sois prête à triompher d'une plus rude épreuve,
Marche, Église de Dieu ! Le monde est orphelin,
Prends-le comme un enfant dans ta robe de lin,
Et, par les durs sentiers où ton sang pur ruisselle,
Ramène sa famille à l'Époux qui t'appelle !



QUATRIÈME STATION.

JÉSUS RENCONTRE SA MÈRE.

Celle qui, dans l'amour purifiant son cœur,
Répandit le parfum sur les pieds du Sauveur
Et qui les essuya de ses tresses pieuses ;
Et Marthe et Salomé, tristes et soucieuses,

Pour retrouver le Maître absent et regretté
Accompagnaient Marie à travers la cité ;
Et la Vierge, livrée à de vagues alarmes,
Cherchait son Fils divin en comprimant ses larmes.

Soudain, parmi les flots du peuple furieux,
Elle voit, accablé du faix injurieux,
Pâle et meurtri, menant ses propres funérailles,
Son Fils, ce fruit sacré qu'ont porté ses entrailles,
Le Rédempteur du monde ! Elle hâte ses pas
Et tombe demi-morte en lui tendant les bras.
Et Lui, la contemplant ainsi, versa sur elle
Une larme d'adieu, déchirante et mortelle,
Une larme suprême où son cœur épuisé
Mit tout le désespoir de tant d'amour brisé ;

Et, soulevant sa croix avec son deuil immense,
Il reprit son chemin de douleur en silence ;
Et sa Mère gisait, froide, blanche, l'œil clos,
Les cheveux dénoués; et, poussant des sanglots,
Celles qui la suivaient depuis la Galilée,
Pressaient contre leur sein la Vierge immaculée.

Ah! de sa tige d'or, quand cette Fleur du ciel
Tomba pour embaumer les vallons d'Israël,
Que les vents étaient doux qui passaient dans les nues!
Tu vis naître, ô Saron, des roses inconnues!
Tes palmiers, ô Gadès, émus d'un souffle pur,
Bercèrent, rajeunis, leurs palmes dans l'azur!
Ton cèdre, ô vieux Liban, noir d'une ombre profonde,
Croyant qu'il revoyait les premiers jours du monde,

Salua le soleil qui brilla sur Éden !
Les parfums oubliés de l'antique jardin ,
Comme un cher souvenir et comme une promesse
Des enfants de l'exil adoucit la tristesse,
Et de célestes voix, en chants harmonieux
Diront ton nom, Marie, à l'univers joyeux :

Terre! oublié en un jour ton antique détresse!
O cieux! comme les mers palpitez d'allégresse!
La Vierge bienheureuse est née au sein de Dieu!
Elle vole, aux clartés de l'arc-en-ciel en feu,
La Colombe qui porte à l'arche du refuge
Le rameau d'olivier qui survit au déluge!
Le mystique Rosier va parfumer les airs!
L'Étoile matinale illumine les mers!

Saluez, bénissez, créatures sans nombre,
Celle que le Très-Haut doit couvrir de son ombre,
Et qui devra porter, Vierge, en ses flancs bénis,
Le Dieu qui précéda les siècles infinis !

Et maintenant, ô cieux, obscurcissez vos flammes !
Pousse des cris, ô terre, où gémissent les âmes !
Race d'Adam, répands des larmes et frémis,
Puisque le Fils de l'homme à la mort est promis,
Et que la Vierge sainte, entrevue en tes rêves,
Va sentir dans son cœur la pointe des sept glaives !



CINQUIÈME STATION.

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX.

Vers l'aride montagne où son heure l'attend
Le divin Rédempteur s'avanceit haletant.
L'arbre lourd de la croix rudement équarrie
Opprimait et blessait son épaule meurtrie ;

Ses pieds nus hésitaient entre les durs cailloux
Dont souvent l'angle aigu déchirait ses genoux.
Sans pitié, pour hâter sa démarche inégale,
Les soldats, le frappant de leur lance brutale,
Le heurtaient du poitrail des chevaux écumeux ;
Et le peuple, plus lâche et plus féroce qu'eux,
Insultant sa détresse et souillant son visage,
Excitait contre Dieu leur colère sauvage !

Or, le voyant sans force et loin encor du but,
Ces insensés craignaient que le Sauveur mourût,
Et qu'il leur enlevât une part de leur joie !
Comme des chiens lancés et hurlant sur la voie,
Jaloux de prolonger le supplice trop prompt
Ou de multiplier la torture et l'affront,

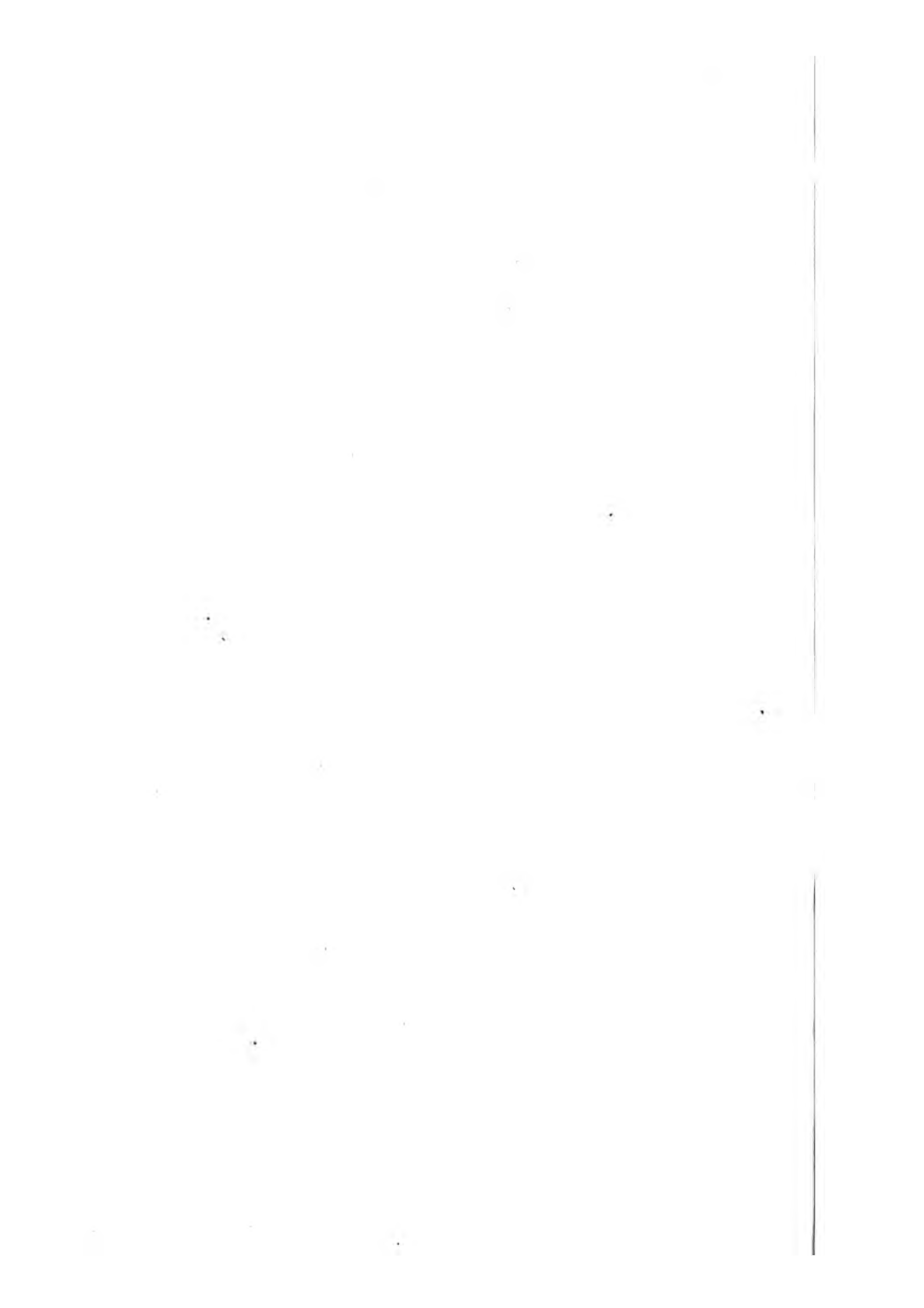
Ils voulaient que du moins, avant l'heure suprême,
Jésus endurât plus que la mort elle-même !

A cette heure, Simon revenait de son champ,
Et du mont escarpé descendait le penchant.
Du côté de Damas, secouant sa poussière,
Il a franchi la porte aux deux piliers de pierre,
Il entre; et les clameurs et les hennissements
L'environnent. Il voit, accablé de tourments,
Frappé, poussé, raillé, tout assiégé de haine,
Jésus qui, sous le faix mortel ploie et se traîne,
Et sent naître en son cœur, tout surpris d'être ému,
Une vague pitié pour cet homme inconnu;
Mais tandis qu'il hésite, au milieu du tumulte
Un cavalier l'appelle avec des cris d'insulte :

On le contraint d'aider le divin Condamné ;
Et le Cyrénéen obéit , étonné,
Et saisissant la Croix de sa main rude et forte,
Il en prend une part , la soulève et l'emporte.

Simon ! toi qui prêtais ton épaule et tes bras
Au Rédempteur du monde, et qui ne savais pas
A quelle tâche auguste, à quelle œuvre sublime
Tu vins mêler ta force inculte et magnanime,
Heureux es tu, Simon, d'avoir jadis porté
Ce céleste fardeau qui te sera compté ;
Car nul ne peut toucher à la Croix éternelle
Sans que Grâce ou Vertu s'éveille et sorte d'elle !
Et tes mains l'ont portée ! Heureux, heureux es-tu !
Mais si , venant en aide au Sauveur abattu,

Ton cœur, comme tes bras, devançant la contrainte,
Eût secouru ton Dieu librement et sans crainte,
O Simon de Cyrène, ô pauvre laboureur,
Plus heureux mille fois en face du Seigneur,
Car il eût mesuré ta gloire à sa puissance
Et ta béatitude à sa reconnaissance !



SIXIÈME STATION.

UNE FEMME PIEUSE ESSUIE LE VISAGE DE JÉSUS.

Non loin de l'angle obscur où gémissait Lazare
Devant le mauvais riche et son festin avare,
Debout au seuil étroit de son humble maison
Se tenait Bérénice au long voile, au doux nom,

Ignorant qu'entraîné sur la route mortelle,
Le Sauveur, pour mourir, dût passer devant elle,
Et recueillir enfin, dans ce suprême jour,
Pour l'emporter aux cieux, l'obole de l'amour.
Mais quand elle le vit, chargé de flétrissures,
Rougissant son chemin de ses mille blessures,
Levant au ciel des yeux toujours calmes et doux,
Traînant l'arbre fatal sous l'injure et les coups
Sans qu'une main amie allégeât son supplice,
Tout son cœur se brisa ! — Tu courus, Bérénice !
Tes faibles bras, roidis par ton saint dévouement,
Écartèrent les flots de ce peuple écumant ;
Parmi les cavaliers qu'irrite ton audace,
Ardente, irrésistible enfin, tu te fais place !
Comme une mère auprès d'un fils qui va mourir,
Et qui pleure, et l'embrasse et veut le secourir,

Aux pieds du Rédempteur tu tombes, hors d'haleine ;
Et, le baignant des pleurs dont ta poitrine est pleine,
Ne pouvant le ravir à son trépas divin,
Tu sèches son visage à ton voile de lin !

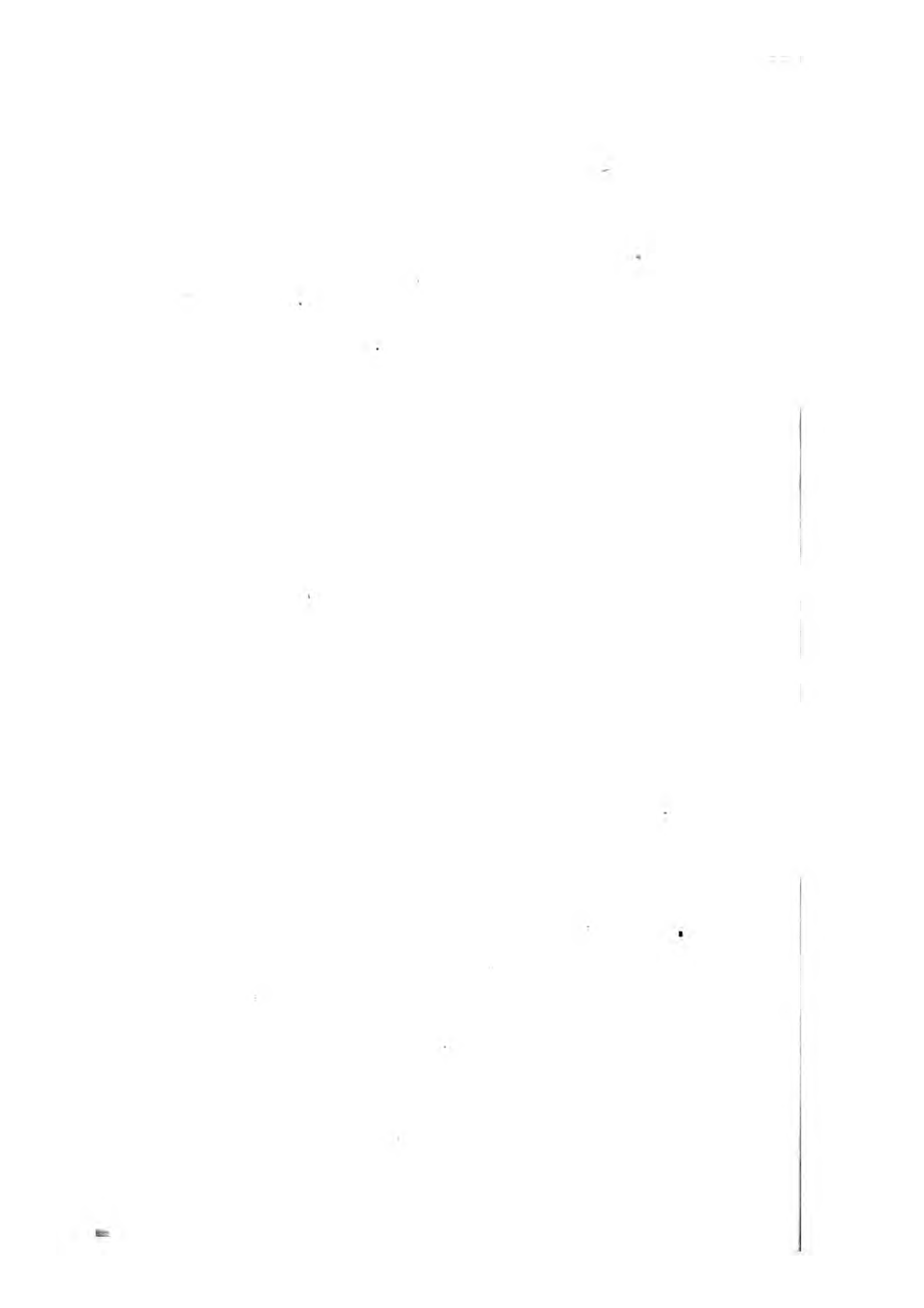
O femme, qui parmi ce peuple ingrat et traître ,
Osas seule essuyer le front du divin Maître,
Et qui, mieux que du fer dont se vêt le guerrier,
T'abritais de ton cœur comme d'un bouclier ;
Bérénice autrefois, mais aux cieux Véronique ,
Béni soit le transport de ton âme héroïque,
Quand, montrant ce que peut la céleste pitié ,
Des douleurs de ton Dieu tu prenais la moitié !

De ton voile aux longs plis, avec ta main tremblante
Tu venais d'étancher sa figure sanglante,
Et ses bras tout meurtris et ses pieds douloureux,
En répandant des pleurs de tendresse sur eux ;
Dès lors, le Rédempteur, bénissant ton courage,
A ce voile pieux attacha son image ;
Car tu faisais sans peur pour ton Maître épuisé
Ce que nul, entre tous, n'avait encore osé ;
Car l'élan de ton cœur fit taire tes alarmes
Et jaillir de tes yeux de généreuses larmes,
Et te précipita sous les pieds des chevaux,
Sans souci d'irriter un peuple de bourreaux !

Elle brûlait en toi, cette flamme sacrée
Qui remonte plus vive à Celui qui la crée !

Tu cédaï, Véronique, à ce divin transport
Plus doux que la bonté, plus puissant que la mort,
Et qui, du jour où Dieu pétrit l'humaine fange,
Dans le sein de la femme a mis le cœur de l'ange !
L'amour, l'amour sauveur, l'ardente charité,
Te couronne aujourd'hui dans l'immortalité,
O courageuse femme, et t'inonde de gloire,
Et l'homme de ton nom parfume sa mémoire !





SEPTIÈME STATION.

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS.

Seigneur ! contre le sol arrosé de ton sang
Faiblis et tombe encore sous ton fardeau pesant ;
L'humanité déchue est là qui te contemple :
Sois pour elle l'image et l'éternel exemple

De ce qu'il faut subir pour remonter à Dieu ;
Et dis lui quel bandeau ceint les tempes en feu
De ceux qui, se lavant de l'antique souillure,
Aspirent à ce ciel où l'âme, libre et pure,
Dans l'adoration, la lumière et la paix,
Par ton sentier sanglant se repose à jamais !

Ah ! devant ce supplice auguste et volontaire,
Expiateur divin des crimes de la terre,
Heureux qui prend sa part de ton sublime affront
Et de l'épine aussi peut couronner son front !
Heureux qui sous le poids des jours qu'il nous faut vivre
Détourne de la coupe où l'insensé s'enivre
Son cœur, d'une eau plus vive et plus pure altéré !
Heureux qui boit ton sang sur l'autel consacré ;

Qui seul, parmi tous ceux en qui ton nom s'efface
Baise avec des sanglots ton adorable trace !
Heureux qui de t'aimer fait son unique loi,
Qui sait la chair faillible, et n'est fort que par toi,
Et sent germer en lui, comme une fleur bénie,
Au soleil de l'amour l'espérance infinie !
Mais plus heureux, Seigneur, qui n'a jamais douté
Qu'en créant l'univers, tu l'avais racheté !

O Christ ! quand tu seras remonté dans ta gloire ,
De l'homme aveugle encor conserve la mémoire !
Jésus ! prends en pitié, toi qui connus les pleurs,
Ses désirs insensés, non moins que ses douleurs !
O Rédempteur promis à la faute première,
Toi, la toute-justice et la toute-lumière ,

N'abandonne point l'homme à l'Esprit tentateur !
Toi qui fus délaissé , divin Consolateur,
Pardonne ! Et soulevant le fardeau qui nous blesse,
Mesure toute chute à la toute-faiblesse !

Et les Anges, penchés à la cime des cieux
Immobiles, versaient des pleurs silencieux :
La Volonté divine avait ployé leurs ailes
Qui voilaient leurs fronts purs et palpitaient entre elles.
Oh ! si Dieu l'eût voulu ! Que d'un ardent essor
Ils eussent dans les airs tracé leur sillon d'or,
Et du vent enflammé de ces ailes rapides
Balayé d'un seul coup ces bourreaux déicides !

Consolez-vous, Esprits du Très-Haut, ayez foi !
Vous reverrez aux Cieux remonter votre Roi,
Rayonnant comme aux jours où, guidant vos phalanges,
Il refoula l'essaim impur des mauvais anges ;
Puissant mais doux, semblable, au sortir du tombeau,
A l'éclat d'un jour pur sur un monde nouveau,
Et menant, aux reflets de l'auréole en flammes,
Vers l'Eden reconquis la famille des âmes !



HUITIÈME STATION.

JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM.

Tandis qu'il gravissait l'âpre et rude colline,
Quelques femmes en pleurs se frappaient la poitrine
Et parfois, en secret, baisaient ses vêtements,
Et répandaient leur cœur en sourds gémissements.

Et Lui, plein de pitié pour leurs larmes amères,
Leur dit : Pleurez sur vous, sur vos propres misères,
Pleurez sur vos enfants, ô femmes d'Israël !
Voici venir les temps marqués par l'Éternel,
Et les temps de justice et les temps de vengeance,
Où l'impie est troublé dans son intelligence
Et s'empresse au-devant des châtiments prédits !
Pleurez plutôt sur vous, femmes, je vous le dis.

Tremble, Sion ! La main du Très-Haut s'est levée !
Comme en son nid l'oiseau rassemble sa couvée,
Que de fois j'ai voulu, dans mes bras caressants,
O cité de mon peuple, abriter tes enfants !
Tu ne l'as pas voulu ! — Dieu te voue à l'épée !
Et tu seras saisie à la gorge et frappée

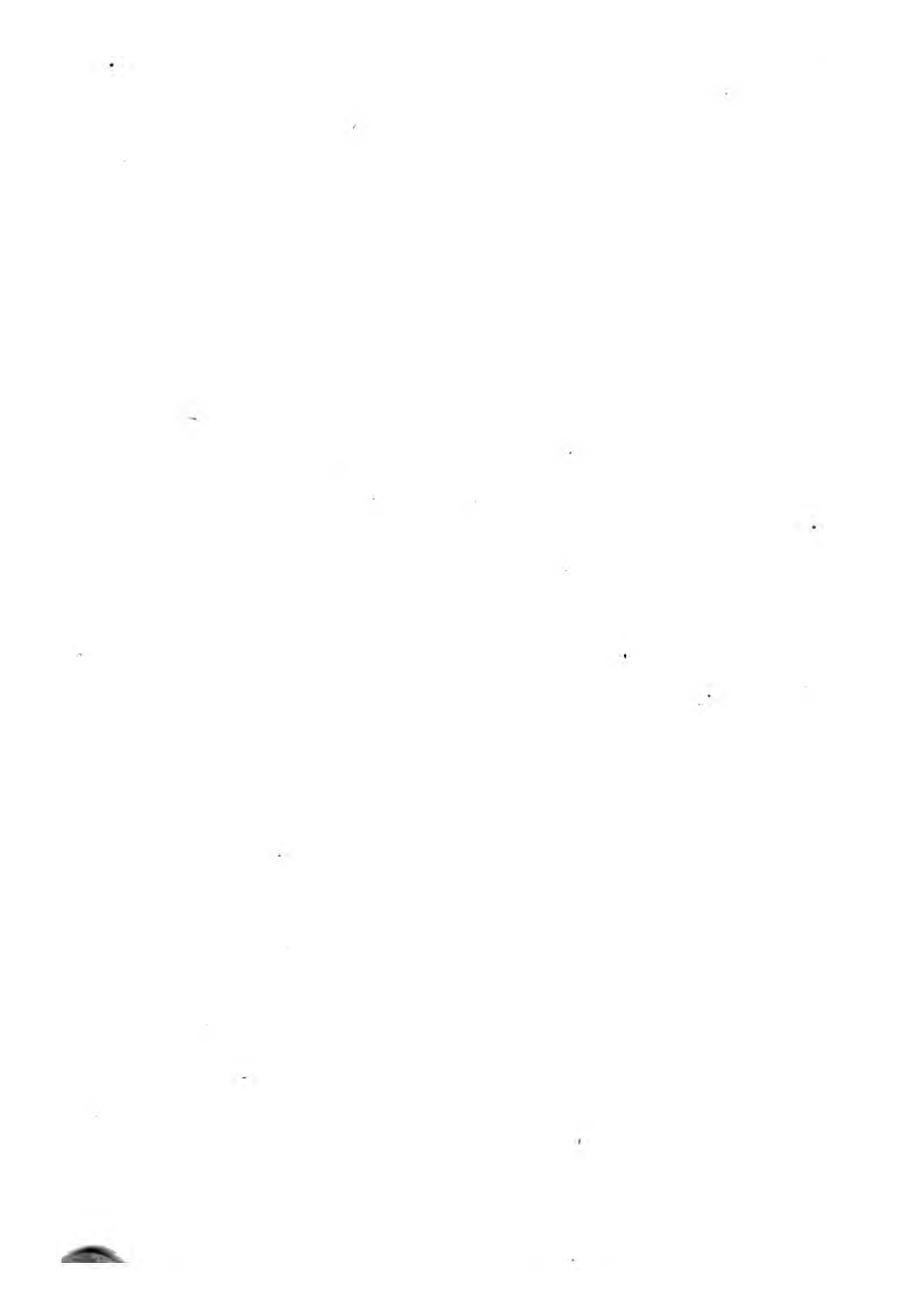
Comme le bouc traîné de l'étable à l'autel,
Qui se débat en vain sous le couteau mortel,
Et qui saigne son sang et qui hâte son heure !
Donc, couvre tes cheveux de cendre, crie et pleure,
Car tu verras le Temple où priaient tes aïeux
Ployé, déraciné comme un chêne trop vieux,
Dans la flamme et le bruit s'écrouler sur sa base ;
Et tes murs et tes tours que l'incendie embrase
Céder en mugissant aux coups des lourds béliers,
Et tes enfants aux fers et vendus par milliers !

Quelques vieillards en deuil, assis sur tes ruines,
Voulant mourir au pied de tes mornes collines,
Leurs cheveux blancs souillés et leur robe en lambeaux,
Dans tes restes fumants choisiront leurs tombeaux ;

Car ton crime, ô Sion, par delà les nuées,
A réveillé de Dieu les foudres enchaînées ;
Ton crime a retenti, dans un sombre concert,
Des rives de ton fleuve aux sables du désert,
Comme dans Josaphat le clairon de l'Archange !
Et quand le feu vengeur aura séché ta fange ;
Quand le souffle de Dieu, de la plaine aux vallons,
Aura semé ta cendre aride en tourbillons,
Telle qu'un vil bétail, ta race vagabonde
S'en ira sans retour, errante par le monde !

Pleurez, pleurez sur vous, ô filles de Sion !
Dans ce jour d'épouvante et d'expiation
Un cri s'élèvera des hameaux et des villes :
Heureux ceux qui sont morts ! Heureuses les stériles !

Et bienheureux les seins qui n'ont jamais nourri,
Et le germe avorté dans le sillon flétri !
Pleurez, gémissiez donc, lamentez-vous, ô femmes,
Mais non sur moi ! Parmi les ossements infâmes
Les ossements du Christ ne blanchiront jamais ;
Car mon Père, en ce jour, loin de ceux que j'aimais,
Pour couronner son Fils vers les cieus me rappelle,
Et j'attire le monde à la vie éternelle !



NEUVIÈME STATION.

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS.

Une dernière fois, sur la pente escarpée,
D'une sueur de mort la figure trempée,
Jésus tombe, immobile, anéanti, sans voix,
Et de ses faibles bras laisse échapper la Croix.

Ce n'est plus la douleur charnelle qui le brise,
Ni le sang répandu qui dans son cœur s'épuise,
Ni qu'une main barbare, en aggravant ses maux,
Ait surpris à l'enfer des outrages nouveaux ;
Non ! Mais de l'avenir illuminant les ombres,
Le Rédempteur regarde à travers les temps sombres,
Et voyant que le Mal, jusques au dernier jour,
Flétrira pour beaucoup les fruits de son amour,
Saisi d'une souffrance amère, inexorable,
Il se meurt de pitié pour la race coupable !

Mère et fille de l'homme, aveugle humanité,
Ton Dieu même gémit de ton iniquité !
Contemple en frémissant ce désespoir auguste,
Cette prostration du seul Pur, du seul Juste,

Tel qu'un cadavre aux flancs du Golgotha couché !

Lui ! qui pour te laver de l'antique péché,

Pour rouvrir devant toi, repentante et charmée,

La porte d'or d'Eden que l'Ange avait fermée,

Comme pour un enfant rebelle et toujours cher,

Abaissa l'infini dans un corps fait de chair !

Voulant dans sa bonté plus que dans sa justice,

Par un mystérieux et suprême supplice,

Sans mesurer le prix de ta rédemption,

Te ramener à Dieu par son oblation,

Emportant sur son sein, vers la paix éternelle,

Ta famille innombrable, et passée et nouvelle !

Mais tandis que ton Christ tombe en t'ouvrant les bras,

Tu détournes la tête et tu ne l'entends pas !

Et c'est pourquoi, gisant sous la Croix lourde et rude,
Devant l'abîme ouvert de ton ingratitude
Il sent plus que jamais son cœur s'épouvanter
Pour ceux de tes enfants qu'il n'a pu racheter,
Qui, sans pitié pour lui, sans pitié pour eux-mêmes,
S'enivrent du concert de leurs propres blasphèmes!
Et d'autres visions, en lacérant son cœur,
Lui présentent l'Esprit mauvais partout vainqueur :
Il voit les saints martyrs, dans les rouges arènes,
Expirer sous la dent des lions et des hyènes,
Ou, comme des flambeaux pour la fête allumés,
Illuminer César de leurs corps enflammés!
Et les vierges, ses sœurs, ces filles de sa mère,
Tomber, comme des fleurs, sous la faux meurtrière;
Et tels que Zacharie, à l'angle de l'autel,
Ses prêtres renversés sous le couteau mortel;

Et le ciel, noir du vol des hordes infernales,
Rugir comme la mer aux cris des saturnales;
Et, malgré tant de maux divinement soufferts,
Son saint nom blasphémé par le vieil univers!

Mais, ô Christ, ô lumière et source de la vie,
Relève-toi, c'est l'heure, et la mort te convie!



DIXIÈME STATION.

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS.

Par les yeux de l'Esprit, dans les heures futures,
Lorsque le fils d'Amos contempla tes tortures,
Seigneur ! Il se pencha sur ton calice amer,
Et, comme pour mourir, il frémit dans sa chair ;

Et le sein haletant du transport prophétique,
Il montra, dans un triste et sublime cantique,
Au sommet du Calvaire où tu t'es arrêté,
Les bourreaux dépouillant ton corps ensanglanté,
Elargissant la plaie en feu qui t'enveloppe
Et t'offrant par mépris le fiel avec l'hysope !

Et ceux qui l'écoutaient raconter l'avenir,
Disaient : — Souffrira-t-il Celui qui doit venir?
Non ! Il ceindra son flanc d'une robe de gloire,
Le lion de Juda rugira sa victoire,
Et, courbé sous le joug à son cou destiné,
L'univers apprendra qu'un Vengeur nous est né !
Car la foule, ignorant le sens des Prophéties,
Sous la force et la pourpre abritait ses Messies.

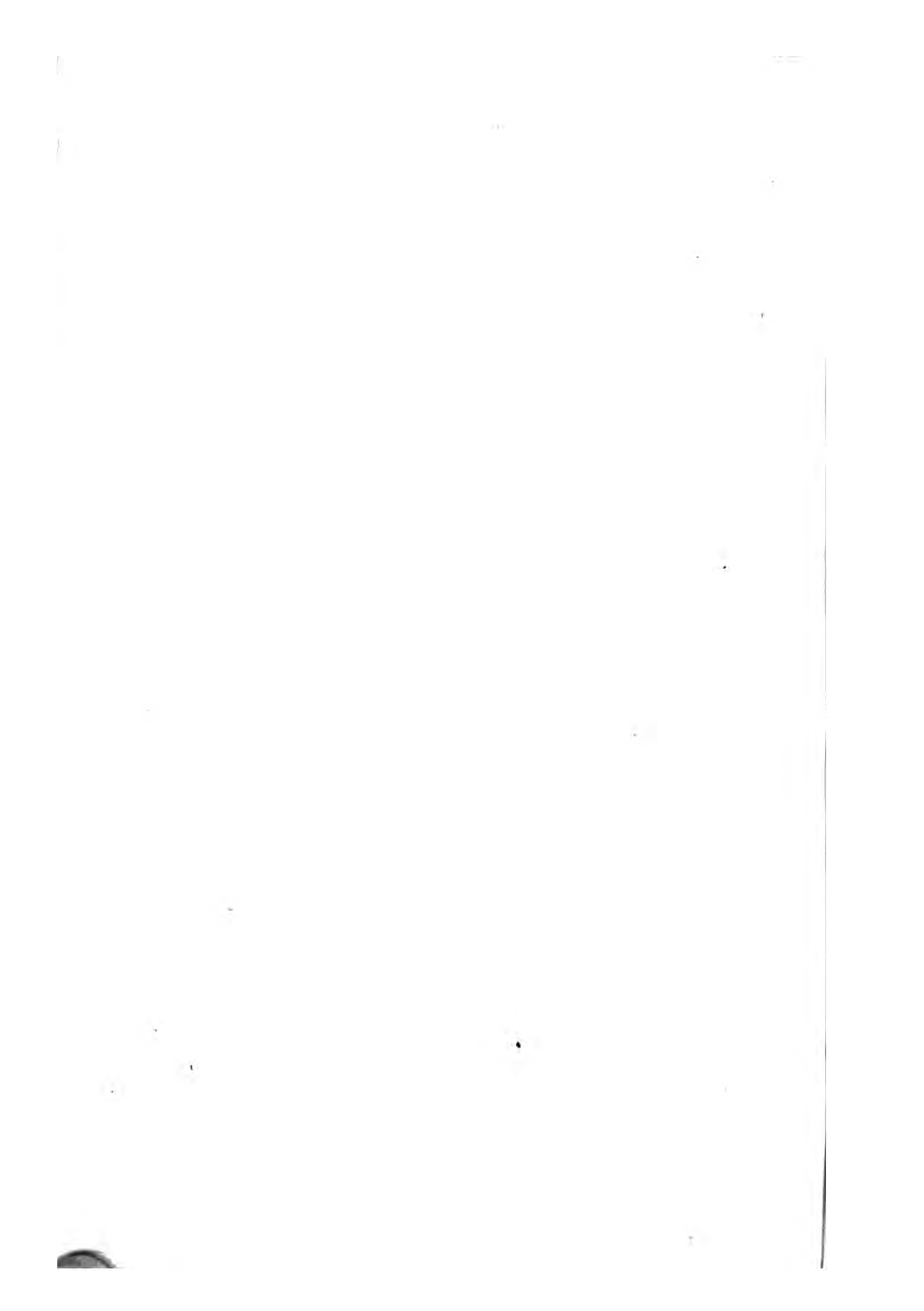
Debout près de la Croix, pâle et silencieux,
O Christ ! Le Golgotha se dresse sous tes yeux,
Ainsi qu'il apparut dans sa forme première,
Lorsque tu fis jaillir le monde à la lumière,
Portant déjà, flétri, sinistre, à peine né,
Une empreinte fatale à son front décharné.
C'est lui ! Les os des morts laissés sans sépulture
Le couvrent du linceul de leur poussière impure,
Fange épaisse, séchée au soleil des étés,
Et qui vole au hasard dans les vents empestés ;
C'est l'horrible colline où tant de cris suprêmes
Sont montés de la Croix avec de sourds blasphèmes ;
Où le sol a tant bu de misérable sang ;
Et que l'homme parfois se montre en frémissant,

Quand aux pâles éclairs d'une orageuse nue,
Elle détache au ciel sa tête morne et nue !

Martyr qui t'es offert, ô Christ, vois, c'est le lieu
Que tu purifieras sur terre et devant Dieu !
Et les siècles, saisis d'un respect unanime,
Se tourneront bientôt vers cette auguste cime,
Infâme encore hier, vil ossuaire humain,
Et comme un saint autel vénérable demain ;
Phare que saluera l'homme dans ses naufrages,
Et que n'éteindront plus les terrestres orages !

Après quatre mille ans, flots sur flots révolus,
Voici l'instant fatal tel que tu le voulus

Avant le premier jour, l'espace et la durée !
Seigneur, ta chair divine est blême et déchirée ;
Et, sur le roc stérile, ouvert de toutes parts,
Où tu restes en proie aux insolents regards,
Tandis que sur ton front où l'épine s'enlace
Chaque goutte de sang se durcit et se glace,
Ainsi qu'un vil butin qu'on dispute ardemment
Les Romains vont jouer ton sacré vêtement,
Afin que, pauvre et nu, sur leur gibet immonde,
Tu retournes aux cieux comme tu vins au monde !



ONZIÈME STATION.

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX.

La foule, avec des cris d'anathème et de joie,
Parmi les rocs massifs comme un serpent ondoie,
Et, hurlante, couvrant le stérile sommet,
Demande qu'on l'attache à l'infâme gibet.

Ainsi, Jérusalem que le vertige assiège
A vomi de ses murs sa race sacrilège ;
Et seule, sous le ciel, implacable témoin ,
Entend gronder son peuple et l'applaudit de loin ,
Ignorante qu'un jour, pour d'autres funérailles,
Ce peuple sans merci, hérissant ses murailles,
Lui criera : sois maudite ! — Et, fils dénaturé,
S'entre-dévorera sur son sein déchiré !

Sans qu'un soupir d'angoisse échappe de sa bouche ,
Sur l'arbre de la Croix le Rédempteur se couche.
Il offre aux clous aigus, aux marteaux inhumains,
Ses pieds déjà meurtris et ses divines mains ;
Et, regardant les cieus sourds à son agonie ,
Cherche son Père au fond de la voûte infinie.

Mais , d'instants en instants, pareil aux sombres flots,
L'espace s'obscurcit et roule des sanglots;
Sous le vol des Démons l'air sinistre tressaille;
Et le Sauveur frémit dans son âme et défaille;
Et, comme dans la nuit des Oliviers, son cœur
S'emplit d'une invincible et suprême terreur.

O Jésus! c'est assez d'outrage et de souffrance!
Si tu ne veux punir, songe à ton innocence!
Seigneur, il en est temps encor! Méritons-nous
Tes douleurs et ta mort? O cieux, ébranlez-vous!
Foudre de l'Éternel, que ta colère éclate!
Fais écrouler ce mont sur cette foule ingrate;
Epargne, ô Fils de l'homme, à ce peuple insensé
Un forfait qui jamais ne sera surpassé;

Ne laisse pas crier dans la mémoire humaine
Ce hideux souvenir de folie et de haine !
La race de Jacob, au cœur avare et dur,
N'a-t-elle donc versé des torrents de sang pur
Que pour rougir encor, fatales aux prophètes,
Ses mains, contre Dieu même, au meurtre toujours prêtes
En faveur d'Abraham, d'Isaac, d'Israël,
O Christ ! détourne-la de ce crime éternel !

Tu l'eusses fait sans doute, ô Source de la grâce,
O seul Ami de l'homme en ce monde où tout passe !
Mais, dans son équité, même au prix de ta mort,
Le Très-Haut de ce peuple avait prévu le sort.

Et le Sauveur s'abîme en son angoisse immense.
Les bourreaux ont fini leur œuvre de démente :
Les clous grossiers, heurtés par les marteaux de fer,
L'attachent au supplice en transperçant sa chair...
C'en est fait ! Vision lamentable et sublime,
On dresse avec lenteur la croix et la victime ,
Et le haut Golgotha , déjà purifié ,
Présente à l'univers le grand Supplicié !

DOUZIÈME STATION.

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX.

Tourné vers l'Occident et la Ville éternelle,
Jésus semble appeler l'humanité nouvelle,
Et, par delà les temps que Dieu guide en leurs cours,
Saluer en mourant l'aurore des grands jours,

Où toute nation, de son sang baptisée,
Refleurira, baignée au cœur par sa rosée,
Et, d'un même transport d'espérance et de foi,
Verra par sa lumière et gardera sa loi.
Dans un embrassement symbolique et suprême
Il ouvre les deux bras au monde entier qu'il aime,
Au monde qui le nie et le tue à la fois,
Car toutes les douleurs sont au pied de sa croix !
Du calice épuisé goûtant la lie amère,
Il écoute gémir ses amis et sa Mère ;
Et seul, cloué, sanglant et délaissé du ciel,
Les yeux brûlés de pleurs, le cœur noyé de fiel,
La chair vive et cuisante et n'étant qu'une plaie ,
Il cède au long supplice, enfin la mort l'effraie ;
Il désespère, et pousse à travers l'infini
Un cri terrible : *Eli, lamma sabacthani !*

O désespoir du Christ ! ô divine épouvante !
Quoi ! la seule vertu, la vérité vivante,
Jésus ! l'Agneau sans tache et le Verbe incréé,
Comme un fils de la femme a donc désespéré ?
Oh ! qui peut concevoir, quelle humaine parole
Dira ton sens sublime, adorable symbole !
La chair souffrant en Dieu, sans force et sans appui,
Et Dieu contenant l'homme et gémissant sur lui !
Mais nul ne soutiendra ces torrents de lumière,
Seigneur ! nous t'adorons, courbés dans la poussière !

L'heure approche, et l'angoisse a fait place à l'amour.
Il s'attendrit, pardonne et sauve tour à tour.

Le bon larron, touché de l'auguste souffrance ,
Rouvre son cœur, longtemps aride, à l'espérance ,
Et se tourne en priant vers les cieux reconquis.

Voici ta mère, Jean ! Mère, voici ton fils !

Pleurez, mes bien-aimés, toute larme est féconde !

Mais espérez toujours : j'ai racheté le monde !

Et maintenant, la tâche est faite, il faut mourir.

Et, vers la neuvième heure, avec un long soupir,

Le Rédempteur baissa la tête et rendit l'âme !

Et le ciel s'empourpra d'une sanglante flamme ;

On entendit des cris et des plaintes sans nom ;

Un grand vent accourut des bords de l'horizon ,

Et, semblables aux mâts sur les flots blancs d'écume,

Courba les monts lointains oscillant dans la brume ;

Et le voile du Temple en deux parts éclata ;
Et la terre entr'ouvrit son sein et palpita ;
Et, surgissant du fond des anciens ossuaires,
Les morts, à pas muets, marchaient dans leurs suaires ;
Et comme un marbre noir sur la tombe jeté,
La nuit enveloppa le monde épouvanté !
Le peuple, amoncelé sur les pentes fatales,
Mêlait ses cris d'horreur aux bruits sourds des rafales,
Et le Romain, fuyant de ce sinistre lieu,
Cria : Malheur à nous : cet homme était un Dieu !



TREIZIÈME STATION.

**JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX
ET REMIS A SA MÈRE.**

**L'oblation divine est enfin consommée !
La plaie ouverte au flanc, la tête inanimée,
Le Rédempteur n'est plus, et le poids de son corps
Allonge sur la croix et roidit ses bras morts.**

Mais le bourreau qui doit, de sa masse pesante,
Outrager jusqu'au bout la chair agonisante,
Et, pour finir plus tôt leur vie et leurs tourments,
Des blêmes condamnés briser les ossements,
A respecté Jésus, selon la prophétie.
Et Nicodème avec Joseph d'Arimathie,
Dans un pieux respect, du bois sanctifié,
Détachent lentement leur Dieu supplicié.
Ils remettent aux bras étendus de sa Mère
Ce cadavre immortel, relique trois fois chère,
Où le sang est tari, d'avoir, par flots féconds,
Sans mesure arrosé de stériles sillons,
Fait germer le bon grain parmi l'ivraie impure
Et préparé le sol pour la moisson future;
Où le cœur ne bat plus d'avoir trop palpité
D'amour pour l'univers et pour la vérité!

Oh! de quels yeux chargés d'un désespoir sans borne,
Sa Mère le contemple, inerte, pâle, morne,
Le cœur d'un seul désir désormais consumé,
Sans pouvoir détourner de ce Fils bien-aimé
Sa joie et son orgueil, sa divine amertume,
Un regard fixe où l'âme entière se résume!

Tout est là, sur ce bois rougi d'un sang sacré,
Sur son front ceint d'épine, et ce reste adoré
Que l'impossible mort a glacé devant elle,
Tout! ses terrestres jours et sa vie immortelle!
Elle baise, muette, et presse entre ses bras
Cette immobilité terrible du trépas;

Elle touche ces pieds où les clous déicides
Font encore saigner leurs empreintes livides,
Et les mains, et le flanc que le fer a percé!
Et comme pour sortir de son rêve insensé,
Pour dissiper plus tôt cette effrayante image,
Elle approche plus près du céleste visage,
Elle épie un soupir, un vague mouvement,
Le voit mort, et frémit silencieusement.

Et c'est pourquoi, Marie, au Ciel où tu vas luire,
Où le Sauveur aura couronné ton martyre,
Quand un jeune tombeau fera couler leurs pleurs,
Elles te nommeront la Mère de douleurs,
Celles qui, gémissant dans un même supplice,
De la maternité tariront le calice!

Et devant ton autel mystérieux et doux ,
Les bras tendus vers toi, pâles , à deux genoux ,
Elles t'invokeront , aux feux tremblants des cierges ,
O consolation des mères et des vierges !
Certaines que ton cœur, aux pieds du Fils divin ,
Percé des mêmes coups, ne saigna pas en vain ;
Que, sans cesse rempli d'une égale tendresse ,
Jusqu'à Dieu qui l'écoute il porte leur détresse,
Et que, dans la foi sainte où tu te ranimais,
Se souvenant toujours, on espère à jamais !



QUATORZIÈME STATION.

JÉSUS EST MIS DANS LE TOMBEAU.

Et sur la pierre nue et désormais sacrée,
Pierre de l'onction des siècles vénérée,
Pour rendre à ta dépouille un funéraire honneur,
Les disciples pieux t'étendirent, Seigneur!

Une eau vive, effaçant les traces de l'outrage,
Lava tes membres froids et ton pâle visage ;
Et l'encens qui brûla sur ton berceau divin,
La myrrhe et l'aloès parfumèrent ton sein.
Et répandant sur toi les sanglots de leurs âmes,
Dans un suaire neuf et blanc, les saintes femmes
T'ayant couché, Jésus, abaissèrent tes yeux
Qu'elles n'espéraient plus voir se rouvrir qu'aux cieux !
Et la Vierge, puisant dans son amour lui-même
La force de t'offrir cet hommage suprême,
Se dressant sous le poids de ses maux surhumains,
Voulut les assister de ses tremblantes mains !

Dans le roc vif, non loin, nouvellement creusée,
Une grotte s'ouvrait, au Levant exposée ;

Et là, jamais nul mort, chair promise au réveil,
N'avait encor dormi l'immobile sommeil.
C'est vers ce blanc sépulcre, aridé et solitaire,
Qu'ils portaient ta dépouille, ô Sauveur de la terre !
Soutenus par l'amour, l'espérance et la foi,
Mais les yeux lourds de pleurs, et plus pâles que toi !
Et ta Mère suivait, et les femmes fidèles ;
Et le disciple aimé qui marchait auprès d'elles,
Celui qui, dans la Cène, un moment endormi,
Se pencha sur le sein de l'immortel Ami,
Sombre, laissant flotter sa blonde chevelure,
S'illuminait déjà de ta flamme future,
O Pathmos ! ô rocher prophétique, où ses yeux
Verront le Christ assis dans la gloire des cieux !
Et c'est ainsi qu'au sein de la crypte profonde
Ils allaient enfermer la lumière du monde !

Le sépulcre a reçu le Sauveur trépassé.
Les pieds à l'Orient, il repose, glacé,
Immobile, muet et rigide, et semblable
A toute créature humaine et périssable.
Et ceux qui le pleuraient, l'ayant enseveli,
Le cœur de sa divine image encore empli,
Parlant bas dans la nuit d'un nuage voilée,
Fermèrent le tombeau d'une pierre scellée;
Puis, vers Jérusalem, éplorés, chancelants,
Ils descendirent tous la montagne à pas lents.

Allez, derniers amis du Dieu mort pour nos crimes,
Vous qui, durant ses jours rapides et sublimes,

L'avez vu de vos yeux et l'avez écouté,
Et qui partagerez son immortalité !
Allez, vous dont les mains ont lavé ses blessures,
En qui Jésus a mis ses grâces les plus sûres,
Femmes, qui jusqu'au bout l'avez accompagné,
Et qui le reverrez vivant et couronné !
Car déjà, de la mort faisant reculer l'ombre,
Le Rédempteur tressaille en son sépulcre sombre !



LA RÉSURRECTION.

JÉSUS MONTE AU CIEL.

**Il est ressuscité ! Dans un flot de lumière
Du sépulcre en éclats il fait voler la pierre,
Il s'élève, il s'élançe, il est ressuscité !
Hosanna dans l'espace et dans l'éternité !**

Un jour éblouissant succède à la nuit noire ;
Il monte, enveloppé d'un tourbillon de gloire,
Et sa face revêt, au sortir du sommeil,
O neige, ta blancheur, et ta flamme, ô soleil !
Il est ressuscité ! Dans son divin suaire
Le Saint des saints retourne au triple Sanctuaire ;
Mais il lègue le pain et l'eau vive, son sang
Et sa chair, et sa croix à l'homme renaissant,
Cent miracles sacrés, son amour, sa justice,
Et le dernier pardon du haut de son supplice !
Et tout est accompli : le monde est racheté !
Hosanna dans l'espace et dans l'éternité !

O Justes, qui dormiez, attendant sa venue,
Le jour libérateur éclate à votre vue !

De vos tombeaux glacés, patriarches anciens,
Levez-vous ! Le Seigneur a brisé vos liens !
Accourez ! saluez d'ineffables cantiques
Celui dont on parlait aux siècles prophétiques,
Le Dieu par Isaïe aux peuples annoncé :
Un rejeton naîtra de ta tige, ô Jessé !
Dans la crèche rustique, humble et nu dans ses langes,
Adoré des trois Rois, des Bergers et des Anges,
Comme il était écrit, le Verbe s'est fait chair !
Il est né d'une Vierge, il a vécu, souffert,
Il est mort sur la croix, descendu dans l'abîme,
Et voici que, trois jours passés, d'un vol sublime,
Il surgit de la tombe, il est ressuscité !
Hosanna dans l'espace et dans l'éternité !

Par delà les sept cieux où palpitent vos ailes,
Exhalez l'hosanna des fêtes éternelles,
O Dominations, ô Vertus, ô Splendeurs,
Trônes, Princes, Gardiens et mystiques Ardeurs,
Et vous, ô Séraphins, et vous, pures Essences,
Vous, brûlants Chérubins, Louanges et Puissances,
Echelle de Jacob, vivants degrés de feu
Qui, de la terre au ciel et de l'homme à son Dieu,
Dans la beauté, l'amour et la force sereine,
Formez de l'univers l'harmonie et la chaîne!
Et vous, ô fils aînés de Celui qui fit tout,
Qui, plus près de sa face, éclatants et debout,
Ecoutez les premiers ses paroles fécondes,
Archanges immortels qui veillez sur les mondes,
Allumez le Calvaire aux foudres du Sina!
Chantez le Saint des saints, Archanges! Hosanna!

Gloire au Verbe incréé! Par un divin mystère

Il a racheté l'homme, il a sauvé la terre,

Il a vaincu la mort, il est ressuscité!

Hosanna dans l'espace et dans l'éternité!



II

A MADAME A. S. M.

La nue était d'or pâle, et d'un ciel doux et frais,
Sur les jaunes bambous, sur les rosiers épais,
Sur la mousse gonflée et les safrans sauvages,
D'étroits rayons filtraient à travers les feuillages.

Un arôme léger d'herbe et de fleurs montait ;
Un murmure infini dans l'air subtil flottait :
Chœur des Esprits cachés , âmes de toutes choses ,
Qui font chanter la source et s'entr'ouvrir les roses ;
Dieux jeunes, bienveillants, rois d'un monde enchanté
Où s'unissent d'amour la force et la beauté.

La brume bleue errait aux pentes des ravines :
Et de leurs becs pourprés lissant leurs ailes fines ,
Les blonds sénégalis, dans les géroffiers ,
D'une eau pure trempés, s'éveillaient par milliers.
La mer était sereine , et sur la houle claire
L'aube vive dardait sa flèche de lumière ;
La montagne nageait dans l'air éblouissant
Avec ses verts coteaux de maïs mûrissant ,

Et ses cônes d'azur, et ses forêts bercées
Aux brises du matin sur les flots élancées ;
Et l'île, rougissante et lasse du sommeil,
Chantait et souriait aux baisers du soleil.

O jeunesse sacrée, irréparable joie,
Félicité perdue, où l'âme en pleurs se noie !
O lumière, ô fraîcheur des monts calmes et bleus,
Des coteaux et des bois feuillages onduleux ;
Aube d'un jour divin, chant des mers fortunées,
Florissante vigueur de mes belles années...
Vous vivez, vous chantez, vous palpitez encor,
Saintes réalités, dans vos horizons d'or !
Mais, ô nature, ô ciel, flots sacrés, monts sublimes,
Bois dont les vents amis font murmurer les cimes,

Formes de l'idéal, magnifiques aux yeux,
Vous avez disparu de mon cœur oublieux !
Et voici que lassé de voluptés amères,
Haletant du désir de mes milles chimères,
Hélas ! j'ai désappris les hymnes d'autrefois ,
Et que mes dieux trahis n'entendent plus ma voix !

III

ÇUNACÉPA.

POÈME.

A Ferdinand de Lannoye.

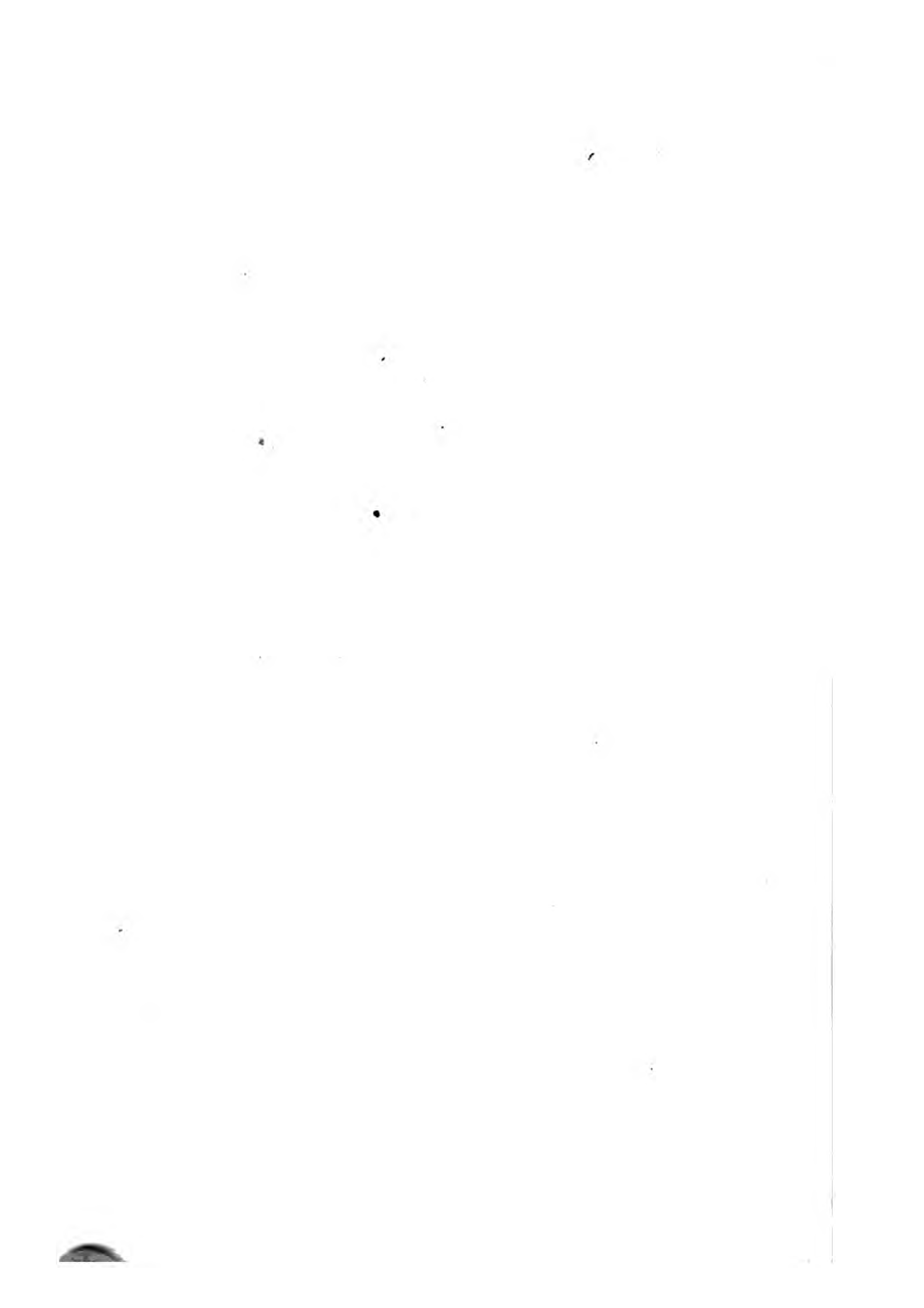
I

La Vierge au char de nacre , aux tresses dénouées ,
S'élance en souriant de la mer aux nuées
Dans un brouillard de perle empli de flèches d'or.
De son rose attelage elle presse l'essor ;

Elle baigne le mont bleuâtre aux lignes calmes ,
Et la fraîche vallée, où bercés sur les palmes,
Les oiseaux au col rouge, au corps de diamant ,
Dans les nids attiédés sifflent joyeusement.
Tout s'éveille, vêtu d'une couleur divine ,
Tout étincelle et rit : le fleuve, la colline ,
Et la gorge où, le soir, le tigre a miaulé ,
Et le lac transparent de lotus étoilé.

Le bambou grêle sonne au vent; les mousses hautes
Entendent murmurer leurs invisibles hôtes ;
L'abeille en bourdonnant s'envole : et les grands bois ,
Épais, mystérieux, pleins de confuses voix ,
Où les sages plongés dans leur rêve ascétique ,
Ne comptent plus les jours tombés du ciel antique ,
Sentant courir la sève et circuler le feu ,
Se dressent rajeunis dans l'air subtil et bleu.

C'est ainsi que l'Aurore, à l'Océan pareille ,
Disperse ses rayons sur la terre vermeille ,
Comme de blancs troupeaux dans les herbages verts ,
Et de son doux regard pénètre l'univers.
Elle conduit au seuil des humaines demeures
Le souci de la vie avec l'essaim des heures ;
Car rien ne se repose à sa vive clarté.
Seul, dilatant son cœur sous le ciel argenté ,
Libre du vain désir des aurores futures,
L'homme juste vers elle élève ses mains pures.
Il sait que la Mâyâ, ce mensonge éternel,
Se rit de ce qui marche et pleure sous le ciel,
Et qu'en formes sans nombre, illusion féconde,
Avant le cours des temps elle a rêvé le monde.



Sous la varangue basse, auprès de son figuier,
Le Richi vénérable achève de prier.
Sus ses bras d'ambre jaune il abaisse sa manche,
Noie autour de ses reins la mousseline blanche,

Et croisant ses deux pieds sous sa cuisse, l'œil clos,
Immobile et muet, il médite en repos.

Sa femme à pas légers vient poser sur sa natte
Le riz, le lait caillé, la banane et la datte ;
Puis elle se retire et va manger à part.

Trois hommes sont assis aux côtés du vieillard,
Ses trois fils. L'aîné siège à droite, le plus jeune
A gauche. Le dernier rêve, en face, et fait jeûne.

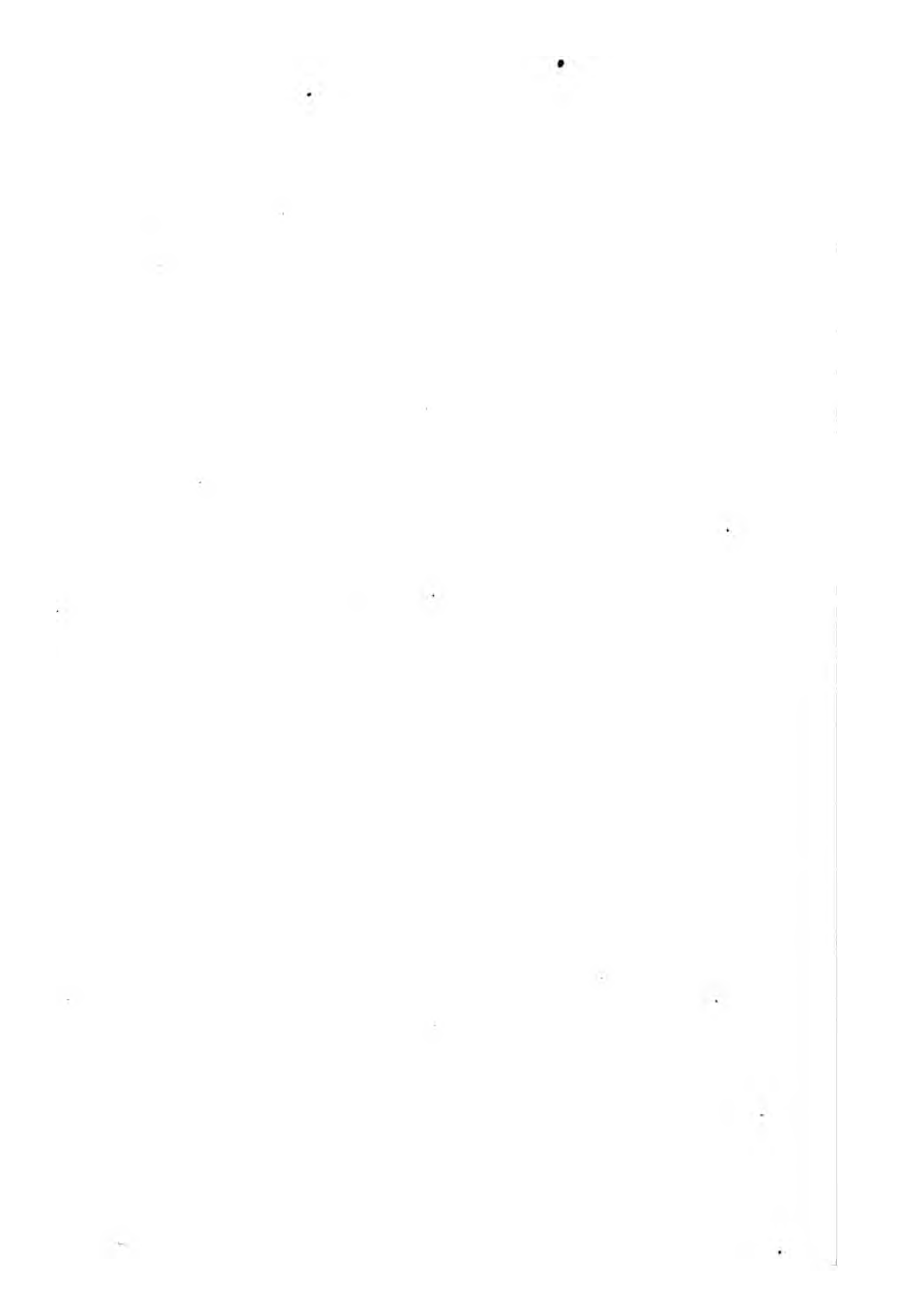
Bien que le moins aimé, c'est le plus beau des trois.

Ses poignets sont ornés de bracelets étroits ;
Sur son dos ferme et nu sa chevelure glisse
En anneaux négligés, épaisse, noire et lisse.

La tristesse se lit sur son front soucieux,
Et telle qu'un nuage assombrit ses grands yeux.

Abaisant à demi sa paupière bronzée,
Il regarde vers l'Est la colline boisée,

Où sous les nappes d'or du soleil matinal,
Les aras pourpre et bleu flambent dans le çantal;
Où la vierge naïve aux beaux yeux de gazelle
Parle de loin au cœur qui s'élançe vers elle.
Mais, de l'aube qui naît jusqu'aux ombres du soir,
Un long jour passera sans qu'il puisse la voir.
Aussi, l'âme blessée, il garde le silence,
Tandis que le figuier murmure et se balance,
Et qu'on entend, aux bords du fleuve aux claires eaux,
Les caïmans joyeux glapir dans les roseaux.



III

Sourya , comme un bloc de cristal diaphane,
Dans l'espace azuré monte, grandit et plane.
La nue en fusion blanchit autour du dieu ,
Et l'Océan céleste oscille dans le feu.

Tout bruit décroît ; l'oiseau laisse tomber ses ailes,
Les feuilles du bambou ne chantent plus entre elles,
La fleur languissamment clôt sa corolle d'or
A l'abeille qui rôde et qui bourdonne encor ;
Et la terre et le ciel où la flamme circule
Se taisent à la fois devant le dieu qui brûle.
Mais voici que le long du fleuve, par milliers,
Tels qu'un blanc tourbillon courent des cavaliers ;
Des chars tout hérissés de faux roulent derrière
Et comme un étendard soulèvent la poussière.
Sur un grand éléphant qui fait trembler le sol,
Vêtu d'or, abrité d'un large parasol
D'où pendent en festons des guirlandes fleuries,
Le front ceint d'un bandeau chargé de pierreries,
Le vieux Maharadjah, roi des hommes, pareil
Au magnanime Indra debout dans le soleil,

Devant le seuil rustique où le Brahmane siège,
S'arrête, environné du belliqueux cortège.

— Richi, cher aux Dévas, dit-il, sage aux longs jours,
Qui des temps fugitifs as mesuré le cours,
Écoute-moi : Mon cœur est couvert d'un nuage,
Et comme au vil Çudra les dieux m'ont fait outrage.
Je leur avais offert un sacrifice humain.
Le Brahmane sacré levait déjà la main,
Quand du pilier massif déliant la victime,
Ils ont terni ma gloire et m'ont chargé d'un crime.
J'ai parcouru les monts, les plaines, les cités,
Cherchant un homme pur des signes détestés
Qui lave de son sang ma faute involontaire
Et du ressentiment des dieux sauve la terre.

Car Indra, que mes pleurs amers n'ont point touché,
Refusera l'eau vive au monde desséché,
Et nous verrons languir sous les feux de sa haine
Sur les sillons taris toute la race humaine.
Mais je n'ai point trouvé l'homme prédestiné.
Tes enfants sont nombreux, livre-moi ton aîné,
Et je te donnerai, Richi, te rendant grâces,
En échange et pour prix, cent mille vaches grasses.

Le Brahmane lui dit : — O roi, pour aucun prix,
Je ne te céderai le premier de mes fils.
Par Celui qui réside au sein des apparences
Et se meut dans le monde et les intelligences,
Dût la terre, semblable à la feuille des bois,
Palpiter dans la flamme et se tordre aux abois,

Radjah ! je garderai le chef de ma famille.
Entre tous les vivants dont le monde fourmille,
Vaines formes d'un jour, mon premier-né m'est cher.

Et la femme sentant frémir toute sa chair,
Dit à son tour : — O Roi, par la rouge déesse,
J'aime mon dernier fils avec trop de tendresse.

Alors Çunacépa se leva sans pâlir :
— Je vois bien que le jour est venu de mourir.
Mon père m'abandonne et ma mère m'oublie;
Mais avant qu'au pilier le Brahmane me lie,
Permets, Maharadjah, que tout un jour encor
Je vive. Quand, demain, dans la mer pleine d'or

Sourya d'un seul bond poussera ses cavales,
Je serai prêt. — C'est bien, dit le Roi. — Les cymbales
Résonnent, l'air s'emplit du bruit strident des chars,
Hennissements et cris roulent de toutes parts;
Et remontant le cours de la sainte rivière
Tous s'en vont, inondés de flamme et de poussière.

Le jeune homme, debout devant ses vieux parents,
Calme, les regardait de ses yeux transparents,
Et les voyant muets : — Mon père vénérable,
Mes jours seront pareils aux feuilles de l'érable
Qu'un orage d'été fait voltiger dans l'air
Bien avant qu'ait sifflé le vent froid de l'hiver.
Adieu. Ma mère, adieu. Vivez longtemps, mes frères.
Indra vous garde tous des Puissances contraires,

Et qu'il boive mon sang sur son pilier d'airain.

Et le Richi lui dit : — Tout n'est qu'un songe vain.



IV

La colline était verte et de fleurs étoilée
Où l'arome du soir montait de la vallée,
Où revenait l'essaim des sauvages ramiers
Se blottir aux rameaux assouplis des palmiers,

Qui sous les cloches d'or des plantes enlacées,
Rafraîchissaient l'air chaud de leurs feuilles bercées.
Çunacépa, couché parmi le noir gazon,
Voyait le jour décroître au paisible horizon,
Et pressant de ses bras son cœur plein de détresse,
Pleurait devant la mort sa force et sa jeunesse.
Il vous pleurait, ô bois murmurants et touffus,
Vallée où l'ombre amie éveille un chant confus,
Fleuve aimé des Dévas, dont l'écume divine
A senti tant de fois palpiter sa poitrine ;
Champs de maïs, au vent du matin onduleux,
Cimes des monts lointains, vastes mers aux flots bleus,
Beaux astres, habitants de l'espace sans borne
Qui flottez dans le ciel étincelant et morne !
Mais plus que la nature et que ce dernier jour,
O fleur épanouie aux baisers de l'amour,

O Çanta, coupe pure où ses lèvres fidèles
Buvaient le flot sacré des larmes immortelles,
C'était toi qu'il pleurait, toi, son unique bien,
Auprès de qui le monde immense n'était rien !
Et, comme il t'appelait de son âme brisée,
Tu vins à ses côtés t'asseoir dans la rosée,
Joyeuse, et tes longs cils voilant tes yeux charmants,
Souple comme un roseau sous tes blancs vêtements,
Et faisant à tes bras, qu'autour de lui tu jettes,
Sonner tes bracelets où tintent des clochettes.
Puis, d'une voix pareille aux chansons des oiseaux
Quand l'aube les éveille en leurs nids doux et chauds,
Ou comme le bruit clair des sources fugitives,
Tu lui dis de ta bouche humide, aux couleurs vives :

— Me voici, me voici, mon bien-aimé! j'accours.

Depuis hier, ami, j'ai compté mille jours!

Jamais contre mes vœux l'heure ne fut plus lente.

Mais à peine ai-je vu, de sa lueur tremblante,

Une étoile argenter l'azur du ciel profond,

J'ai délaissé ma natte et notre enclos d'un bond!

L'antilope aux jarrets légers courrait moins vite.

Mais ton visage est triste, et ton regard m'évite!

Tu pleures! Est-ce moi qui fais couler tes pleurs?

Réponds-moi; mes baisers guériront tes douleurs.

Parle, pourquoi pleurer? souviens-toi que je t'aime

Plus que mon père et plus que ma mère elle-même!

Et de ses beaux bras nus elle fit doucement

Un tiède collier d'ambre au cou de son amant,

Inquiète, cherchant à deviner sa peine ,
Et posant au hasard sa bouche sur la sienne.
Lui, devant tant de grâce et d'amour hésitant ,
Se taisait, le front sombre et le cœur palpitant.
Mais bientôt, débordant d'angoisse et d'amertume ,
Il répondit : — Çanta ! qu'un jour encore s'allume ,
Il me verra mourir. Quand l'ombre descendra
Je répandrai mon sang sur le pilier d'Indra.
Mon père vénéré , heureux soit-il sans cesse !
Au couteau du Brahmane a vendu ma jeunesse :
Je tiendrai sa parole. O ma vie, ô ma sœur ,
Viens , viens , regarde-moi ! L'aube a moins de douceur
Que tes yeux, et l'eau vive est moins limpide et pure
Quand ils rayonnent sous ta noire chevelure ;
Et le son de ta voix m'enivre et chante mieux
Que la blanche Apsara sous le figuier des dieux !

Oh! parle-moi! Ta bouche est comme la fleur rose
Qu'un baiser du soleil enflamme à peine éclose,
La fleur de l'açoka dont l'arome est de miel,
Où les bleus colibris boivent l'oubli du ciel!
Oh! que je presse encor tes lèvres parfumées,
Qui pour toujours, hélas! me vont être fermées;
Et, puisque j'ai vécu le jour de mon bonheur,
Pour la dernière fois viens pleurer sur mon cœur!

Comme on voit la gazelle en proie au trait rapide,
Rouler sur l'herbe épaisse et de son sang humide,
Cloue ses yeux en pleurs, palpiter et gémir,
La pâle jeune fille, avec un seul soupir,
Aux pieds de son amant tombe froide et pâmée.
Épouvanté, baisant sa lèvre inanimée,

Çunacépa lui dit : — O Çanta, ne meurs pas !

Il souleva ce corps charmant entre ses bras ,

Et de mille baisers et de mille caresses

Il réchauffa son front blanc sous ses noires tresses.

— Ne meurs pas ! ne meurs pas ! Je t'aime, écoute-moi :

Je ne pourrai jamais vivre ou mourir sans toi !

Elle entr'ouvrit les yeux, et des larmes amères ,

Brûlantes, aussitôt emplirent ses paupières :

— Viens, ô mon bien-aimé ! fuyons ! le monde est grand.

Nous suivrons la ravine où gronde le torrent ;

Sur la ronce et l'épine, à travers le bois sombre ,

Nul regard ennemi ne nous suivra dans l'ombre.

Hâtons-nous. La nuit vaste enveloppe les cieux.

Je connais les sentiers étroits, mystérieux ,

Qui conduisent du fleuve aux montagnes prochaines.
Les grands tigres rayés y rôdent par centaines ;
Mais le tigre vaut mieux que l'homme au cœur de fer !
Viens ! Fuyons sans tarder, si mon amour t'est cher.

Çunacépa, pensif, et se baissant vers elle,
La regardait. Jamais il ne la vit si belle,
Avec ses longs yeux noirs de pleurs étincelants,
Et ses bras de lotus enlacés et tremblants,
Ses lèvres de corail, et flottant sur sa joue
Ses longs cheveux épars que la douleur dénoue.

—Les dieux savent pourtant si je t'aime, ô Çanta !
Mais que dirait le Roi, fils de Daçarhata !

Qu'un Brahmane a volé cent mille belles vaches,
Et qu'il a pour enfants des menteurs et des lâches!
Non, non, mieux vaut mourir. J'ai promis, je tiendrai.
Le vieux Radjah m'attend; encore un jour, j'irai,
Et le sang jaillira par flots purs de mes veines!
Taris tes pleurs, enfant; cessons nos plaintes vaines;
Aimons-nous! L'heure vole et ne revient jamais!
Et, quand mes yeux éteints seront clos désormais,
O fleur de mon printemps, soit toujours adorée!
Parfume encor la terre où je t'ai respirée!

— Tu veux mourir, dit-elle, et tu m'aimes! Eh bien!
Le couteau dans ton cœur rencontrera le mien!
Je te suivrai. Mes yeux pourraient-ils voir encore
Le monde s'éveiller, désert à chaque aurore!

C'est par toi que l'oreille ouverte aux bruits joyeux,
J'écoutais les oiseaux qui chantaient dans les cieux ;
Par toi que la verdure de la vallée enivre ,
Par toi que je respire et qu'il m'est doux de vivre...

Et des sanglots profonds étouffèrent sa voix.

Alors un grand Oiseau qui planait sur les bois
Comme un nuage noir aux voûtes éternelles ,
Sur un palmier géant vint replier ses ailes.
De ses larges yeux d'or la prunelle flambait
Et dardait un éclair dans la nuit qui tombait ,
Et de son dos puissant les plumes hérissées
Faisaient dans le silence un bruit d'armes froissées.

Puis, vers les deux amants qu'il semblait contempler,
Il se pencha d'en haut et se mit à parler :

— Ne vous effrayez pas de mon aspect sauvage,
Je suis inoffensif et vieux, si ce n'est sage.
C'est moi qui combattis autrefois dans le ciel
Le maître de Lanka, le Rakças immortel,
Lorsqu'en un tourbillon, plein de désirs infâmes,
Il enlevait Çita, la plus belle des femmes.
De mes serres d'airain et de mon bec de fer
Je fis pleuvoir sanglants des lambeaux de sa chair;
Mais il me brisa l'aile et raviç sa victime.
Et moi, comme un roc lourd roulant de cime en cime,
Je crus mourir. Enfants, je suis l'antique roi
Des vautours. J'ai pitié de vous; écoutez-moi.

Quand Sourya des monts enflammera la crête,
Cherchez dans la forêt Viçvamisra l'ascète,
Dont les austérités terribles font un dieu.
Lui seul peut te sauver, fils du Brahmane. Adieu.

Et repoussant du pied les palmes remuées,
Il déploya son vol vers les hautes nuées.

La Nuit divine enfin, dans l'ampleur des cieux clairs,
Avec sa robe noire aux plis brodés d'éclairs,
Son char d'ébène et d'or, attelé de cavales
De jais, et dont les yeux sont deux larges opales;

Tranquille, et déroulant au souffle harmonieux
De l'espace, au-dessus de son front glorieux,
Sa guirlande étoilée et l'écharpe des nues,
Descendit dans les mers des Dévas seuls connues,
Et l'Est devint d'argent, puis d'or, puis flamboya,
Et l'univers encor reconnut Sourya!

A travers la forêt profonde et murmurante,
Où sous les noirs taillis jaillit la source errante;
Où comme le reptile, en de souples détours,
La liane aux cent nœuds étreint les rameaux lourds,
Et laisse, du sommet des immenses feuillages,
Pendre ses fleurs de pourpre au milieu des herbages;
Par les sentiers de mousse épaisse et de rosiers,
Où les lézards aux dos diaprés, par milliers,

Rôdent furtifs et font crier la feuille sèche;
Dans les fourrés d'érable où, comme un vol de flèche,
L'antilope aux yeux bleus, l'oreille au vent, bondit;
Où l'œil du léopard par instant resplendit;
Tous deux, le cœur empli d'espérance et de crainte,
Cherchaient Viçvamisra dans sa retraite sainte.
Et quand le jour, tombant des cimes du ciel bleu,
De l'éternelle voûte embrasa le milieu,
Loin de l'ombre, debout, dans une âpre clairière,
Ils le virent soudain, baigné par la lumière.
Ses yeux creux que jamais n'a fermés le sommeil
Luisaient; ses maigres bras brûlés par le soleil
Pendaient le long du corps; ses jambes décharnées,
Du milieu des cailloux et des herbes fanées,
Se dressaient sans ployer comme des pieux de fer;
Ses ongles recourbés s'enfonçaient dans la chair;

Et sur l'épaule aiguë et sur l'échine osseuse
Tombait jusqu'aux jarrets sa chevelure affreuse,
Inextricable amas de ronces, noir réseau
De fange desséchée et de fientes d'oiseau,
Où, comme font les vers dans la vase mouvante,
S'agitait au hasard la vermine vivante,
Peuple immonde habitant de ce corps endurci,
Et nourri de son sang inerte. C'est ainsi
Que gardant à jamais sa rigide attitude,
Il rêvait comme un Dieu fait d'un bloc sec et rude.

Çanta, le sein ému d'une pieuse horreur,
Frémit, mais le jeune homme, aguerrissant son cœur,
Parla, plein de respect : —Viçvamitra, mon père,
Je ne viens point à toi dans une heure prospère :

Le destin noir me suit comme un cerf aux abois.
Jeunesse, amour, bonheur, et la vie à la fois,
Je perds tout. Sauve-moi. Je sais qu'à ta parole
Le ciel devient plus sombre ou l'orage s'envole.
Tu peux, par la vertu des incantations,
Alléger le fardeau des malédictions ;
Tu peux, sans altérer l'implacable justice,
Émousser sur mon cœur le fer du sacrifice.
Réponds donc. Si le roi des vautours a dit vrai,
Tu feras deux heureux, mon père, et je vivrai.

Et l'Ascète immobile écoutait sans paraître
Entendre. Et le jeune homme étonné reprit : — Maître,
Ne répondras-tu point? Et le maigre vieillard
Lui dit sans abaisser son morne et noir regard :

—Réjouis-toi, mon fils! bien qu'il soit vain de rire
Ou de pleurer, et vain d'aimer ou de maudire.
Tu vas sortir, sacré par l'expiation,
Du monde obscur des sens et de la passion,
Et franchir, jeune encor, la porte de lumière
Par où tu plongeras dans l'Essence première.
La vie est comme l'onde où tombe un corps pesant :
Un cercle étroit s'y forme, et va s'élargissant,
Et disparaît enfin dans sa grandeur sans terme.
La Mâyâ te séduit; mais si ton cœur est ferme
Tu verras s'envoler comme un peu de vapeur
La colère, l'amour, le désir et la peur;
Et le monde illusoire aux formes innombrables
S'écroulera sous toi comme un monceau de sables.

— O sage ! si mon cœur est faible et déchiré,
 Je ne crains rien pour moi, sache-le. Je mourrai,
 Comme si j'étais fait ou d'airain ou de pierre,
 Sans pâlir ni pousser la plainte et la prière
 Du lâche ou du Çudra. Mais j'aime et suis aimé !
 Vois cette fleur des bois dont l'air est embaumé,
 Ce rayon enchanté qui plane sur ma vie,
 Dont ma paupière est pleine et jamais assouvie !
 Mon sang n'est plus à moi : Çanta meurt si je meurs !

Et Viçvamitra dit : — Les flots pleins de rumeurs
 Que le vent roule et creuse et couronne d'écume,
 Les forêts qu'il secoue et heurte dans la brume,
 Les lacs que l'Açura bat d'un noir aileron
 Et dont les blancs lotus sont souillés de limon,

Et le ciel où la foudre en rugissant se joue,
Sont tous moins agités que l'homme au cœur de boue !
Va ! le monde est un songe et l'homme n'a qu'un jour,
Et le néant divin ne connaît pas l'amour !

Çunacépa lui dit : — C'est bien. Je te salue,
Mon père, et je t'en crois ; ma mort est résolue ;
Et trop longtemps, vain jouet des brèves passions,
J'ai disputé mon âme aux incarnations.
Mais, par tous les Dévas, ô sage, elle est si belle !
Taris ses pleurs amers, prie et veille pour elle,
Afin que je m'endorme en bénissant ton nom.
Alors Çanta, les yeux étincelants : — Oh ! non,
Maître ! non, non ! tu veux éprouver son courage !
La divine bonté brille sur ton visage ;

Secours-le, sauve-moi ! J'embrasse tes genoux,
Mon père vénérable et cher ! vivre est si doux !
Puissent les dieux qui t'ont donné la foi suprême
T'accueillir en leur sein ! Vois, je suis jeune et j'aime !
Telle Çanta, le front prosterné, sanglotait,
Et l'Ascète, les yeux dans l'espace, écoutait :

— J'entends chanter l'oiseau de mes jeunes années,
Dit-il, et l'épaisseur des forêts fortunées
Murmure comme aux jours où j'étais homme encor.
Ai-je dormi cent ans, gardant tel qu'un trésor
Le souvenir vivant des passions humaines ?
D'où vient que tout mon corps frémit, et que mes veines
Sentent brûler un sang glacé par tant d'hivers ?
Mais assez, Mâyâ, source de l'univers !

C'est assez, j'ai vécu. Pour toi, femme, pareille
A l'Apsara qui court sur la mousse vermeille,
Et toi, fils du Brahmane, écoutez et partez,
Et ne me troublez plus dans mes austérités.
Dès qu'au pilier fatal, sous des liens d'écorce,
Les sacrificateurs auront dompté ta force,
Récite par sept fois l'hymne sacré d'Indra.
Aussitôt dans la nue un bruit éclatera
Terrible, et tes liens se briseront d'eux-mêmes;
Et les hommes fuiront, épouvantés et blêmes;
Et le sang d'un cheval calmera les Dévas;
Et si tu veux souffrir encore, tu vivras!
Adieu. Je vais rentrer dans l'éternel silence,
Comme une goutte d'eau dans l'Océan immense.

VI

Le siège est d'or massif, et d'or le pavillon
Du vieux Maharadjah. L'image d'un lion
Flotte, enflammé, dans l'air, et domine la fête.
Dix colonnes d'argent portent le large faite

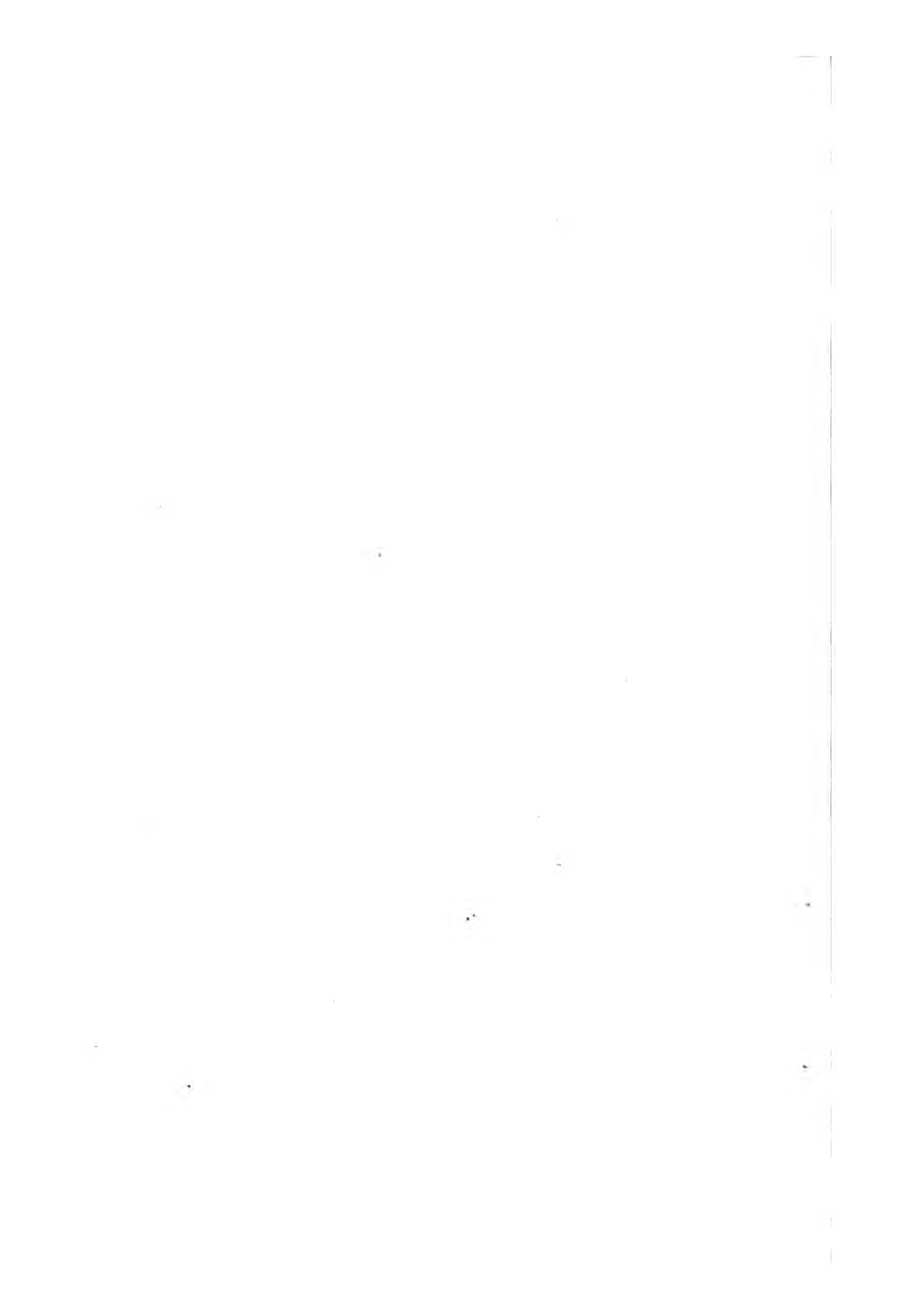
Du trône où des festons brodés de diamants
Pendent aux angles droits en clairs rayonnements.
Sur les degrés de nacre où la perle étincelle
La pourpre en plis soyeux se déploie et ruisselle ;
Et mille kchatryas, grands, belliqueux, armés,
Tiennent du pavillon tous les abords fermés.
En face, fait de pierre et de forme cubique,
L'autel est préparé selon le rite antique,
Surmonté d'un pilier d'airain et d'un bœuf blanc
Aux quatre cornes d'or. D'un accent grave et lent,
Le Brahmane qui doit égorger la victime
Murmure du Sama la formule sublime,
Et les prêtres courbés récitent tour à tour
Cent prières du Rig, cent versets du Yadjour.
Et dans la plaine immense un peuple infini roule
Comme les flots. Le sol tremble au poids de la foule.

Les hommes au sang pur, au corps blanc, aux yeux fiers,
Qui vivent sur les monts et sur le bord des mers,
Et tendent l'arc guerrier avec des mains robustes;
Et la race au front noir, maudite des dieux justes,
Dévouée aux Rakças et qui hante les bois;
Tous pour le sacrifice accourent à la fois,
Et font monter au ciel, d'une voix éclatante,
Les clameurs de la joie et d'une longue attente.

Les cymbales de cuivre et la conque aux bruits sourds,
Et la vina perçante et les rauques tambours
Vibrant, grondant, sifflant, résonnent dans la plaine,
Et les peuples muets retiennent leur haleine.
C'est l'heure. Le Brahmane élève au ciel les bras,
Et la victime offerte avance pas à pas.

Le jeune homme au front ceint de lotus , calme et pâle ,
Monte sans hésiter sur la pierre fatale ;
Tous ses membres roidis sont liés au poteau ,
Et le prêtre en son sein va plonger le couteau .
Alors il se souvient des paroles du sage :
Il prie Indra qui siège et gronde dans l'orage ,
Et sept fois, l'hymne saint que tous disent en chœur ,
Fait hésiter le fer qui doit percer son cœur .
Tout à coup , des sommets du ciel plein de lumière ,
La foudre inattendue éclate sur la pierre ;
L'airain du pilier fond en ruisseaux embrasés ;
Çunacépa bondit , ses liens sont brisés ;
Il est libre ! A travers la foule épouvantée ,
Il fuit comme la flèche à son but emportée .
Aussitôt le soleil rayonne , et sur le flanc
Un étalon fougueux , dont tout le poil est blanc ,

Tombe, les pieds liés, hennit, et le Brahmane
Offre son sang au dieu de qui la foudre émane.



VII

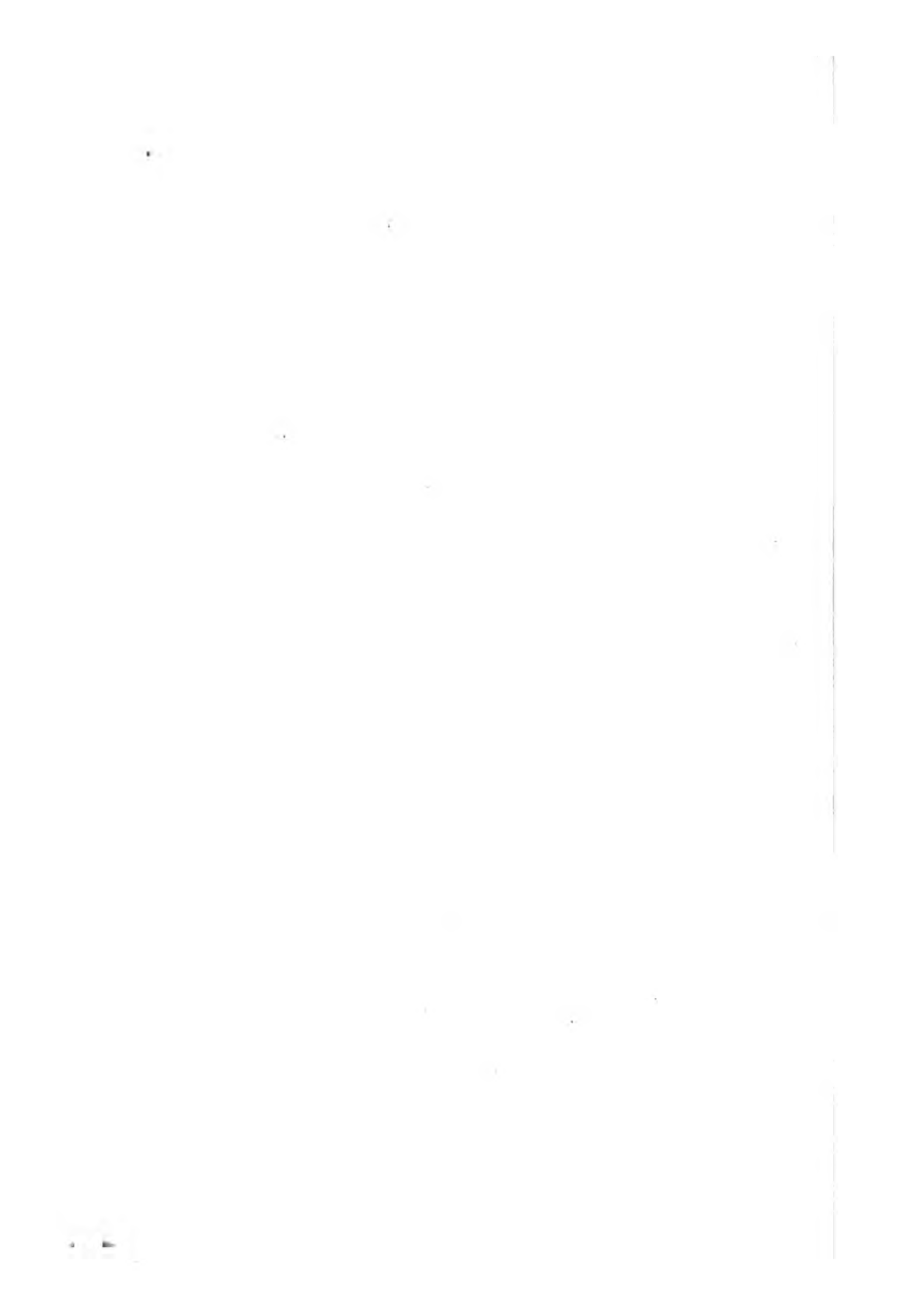
O rayon de soleil égaré dans nos nuits,
O bonheur ! le moment est rapide où tu luis,
Et quand l'illusion qui t'a créé t'entraîne,
Un plus amer souci consume l'âme humaine ;

Mais quels pleurs répandus, quel mal immérité,
Peuvent payer jamais ta brève volupté !

L'air sonore était frais et plein d'odeurs divines.
Les bengalis au bec de pourpre, aux ailes fines,
Et les verts colibris et les perroquets bleus,
Et l'oiseau diamant, flèche au vol merveilleux,
Dans les buissons dorés, sur les figuiers superbes,
Passaient, sifflaient, chantaient. Au sein des grandes herbes
Un murmure joyeux s'exhalait des halliers ;
Autour du miel des fleurs, les essaims familiers ,
Délaissant les vieux troncs aux ruches pacifiques,
S'empressaient; et partout, sous les cieus magnifiques,
Avec l'arome vif et pénétrant des bois,
Montait un chant immense et paisible à la fois.

Sur son cœur enivré pressant sa bien-aimée,
Réchauffant de baisers sa lèvre parfumée,
Çunacépa sentait, en un rêve enchanté,
Déborder le torrent de sa félicité !
Et Çanta l'enchaînait d'une invincible étreinte ;
Et rien n'interrompait, durant cette heure sainte
Où le temps n'a plus d'aile, où la vie est un jour,
Le silence divin et les pleurs de l'amour.





IV

ODES ANACRÉONTIQUES.

I

LES LIBATIONS.

Sur le myrte frais et l'herbe des bois,
Au rythme amoureux du mode ionique,
Mollement couché, j'assouplis ma voix.
Éros, sur son cou nouant sa tunique,

Emplit en riant, échanton joyeux,
Ma coupe d'onyx d'un flot de vin vieux.
La vie est d'un jour sous le ciel antique,
C'est un char qui roule au stade olympique :
Buvons, couronnés d'hyacinthe en fleurs !
A quoi bon verser les liqueurs divines
Sur le marbre inerte où sont nos ruines,
Ce peu de poussière insensible aux pleurs ?
Assez tôt viendront les heures cruelles,
O ma bien-aimée, de la grande Nuit
Où nous conduirons, dans l'hadès sans bruit,
La danse des morts sur les asphodèles !

LA COUPE.

Prends ce bloc d'argent, adroit ciseleur.
N'en fais point surtout d'arme belliqueuse,
Mais bien une coupe élargie et creuse
Où le vin ruisselle et semble meilleur.

Ne grave à l'entour Bouvier ni Pléiades,
Mais le cœur joyeux des belles Ménades,
Et l'or des raisins chers à l'œil ravi,
Et la verte vigne et la cuve ronde
Où les vendangeurs foulent à l'envi
De leurs pieds pourprés la grappe féconde.
Que j'y voie encore Évoë vainqueur,
Aphrodite, Éros et les Hyménées,
Et sous les grands bois les Vierges menées
La verveine au front et l'amour au cœur !

III

LA TIGE D'ŒILLET.

Éros m'a frappé d'une tige molle
D'œillets odorants récemment cueillis :
Il fuit à travers les sombres taillis,
A travers les prés il m'entraîne et vole.

Sans une onde vive où me ranimer,
Je le suis, je cours dès l'aube vermeille ;
Mes yeux sont déjà près de se fermer,
Je meurs ; mais le dieu me dit à l'oreille :
Oh ! le faible cœur qui ne peut aimer !

IV

LE SOUHAIT.

Du roi Phrygien la fille rebelle
Fut en noir rocher changée autrefois ;
La fière Prokné devint hirondelle,
Et d'un vol léger s'enfuit dans les bois.

Pour moi , que ne suis-je, ô chère maîtresse,
Le miroir heureux de te contempler,
Le lin qui te voile et qui te caresse,
L'eau que sur ton corps le bain fait rouler;
Le réseau charmant qui contient et presse
Le ferme contour de ton jeune sein;
La perle, ornement de ton col que j'aime,
Ton parfum choisi, ta sandale même,
Pour être foulé de ton pied divin!

V

LA CAVALE.

O jeune cavale, au regard farouche ,
Qui cours dans les prés d'herbe grasse emplis ,
L'écume de neige argente ta bouche ,
La sueur ruisselle à tes flancs polis.

Vigoureuse enfant des plaines de Thrace,
Tu hennis au bord du fleuve mouvant,
Tu fuis, tu bondis, la crinière au vent :
Les daims auraient peine à suivre ta trace.
Mais bientôt, ployant sur tes jarrets forts,
Au hardi dompteur vainement rebelle,
Tu te soumettras, humble et non moins belle,
Et tes blanches dents rongeront le mors !

VI

LE PORTRAIT.

Toi que Rhode entière a couronné roi
Du bel art de peindre, artiste, entends-moi.
Fais ma bien-aimée et sa tresse noire
Où la violette a mis son parfum,

Et l'arc délié de ce sourcil brun
Qui se courbe et fuit sous un front d'ivoire.
Surtout, Rhodien, que son œil soit bleu
Comme l'onde amère et profond comme elle ;
Qu'il charme à la fois et qu'il étincelle,
Plein de volupté, de grâce et de feu !
Fais sa joue en fleur et sa bouche rose,
Et que le Désir y vole et s'y pose !
Pour mieux soutenir le carquois d'Éros,
Que le cou soit ferme et l'épaule ronde ;
Qu'une pourpre fine, agrafée au dos,
Flottante, et parfois entr'ouverte, inonde
Son beau corps plus blanc que le pur Paros ;
Et sur ses pieds nus aux lignes si belles
Adroit Rhodien, entrelace encor
Les nœuds assouplis du cothurne d'or,
Comme tu ferais pour les Immortelles !

VII

L'ABEILLE.

Sur le vert Hymette, Éros, un matin ,
Dérobaît du miel à la ruche attique ;
Mais voyant le Dieu faire son butin ,
Une prompte abeille accourt et le pique.

L'enfant tout en pleurs, le Dieu maladroit,
S'enfuit aussitôt, souffle sur son doigt,
Et jusqu'à Cypris vole à tire-d'aile,
Oubliant son arc, rouge et courroucé :
— Ma mère, un petit serpent m'a blessé
Méchamment, dit-il, de sa dent cruelle.
Tel se plaint Éros, et Cypris en rit :
— Tu blesses aussi, mais nul n'en guérit !

VIII

LA CIGALE.

O Cigale, née avec les beaux jours,
Sur les verts rameaux dès l'aube posée,
Contente de boire un peu de rosée,
Et, telle qu'un roi, tu chantes toujours !

Innocente à tous, paisible et sans ruses,
Le gai laboureur, du chêne abrité,
T'écoute de loin annoncer l'été;
Apollon t'honore autant que les Muses,
Et Zeus t'a donné l'immortalité!
Salut, sage enfant de la terre antique,
Dont le chant invite à clore les yeux,
Et qui, sous l'ardeur du soleil attique,
N'ayant chair ni sang, vis semblable aux dieux !

IX

LA ROSE.

Je dirai la rose aux plis gracieux.

La rose est le souffle embaumé des dieux,

Le plus cher souci des Muses divines.

Je dirai ta gloire, ô charme des yeux,

O fleur de Cypris, reine des collines !
Tu t'épanouis entre les beaux doigts
De l'Aube écartant les ombres moroses ;
L'air bleu devient rose et roses les bois ;
La bouche et le sein des Nymphes sont roses !
Heureuse la vierge aux bras arrondis
Qui dans les halliers humides te cueille !
Heureux le front jeune où tu resplendis !
Heureuse la coupe où nage ta feuille !
Ruisselante encor du flot paternel,
Quand de la mer bleue Aphrodite éclore
Étincela nue aux clartés du ciel,
La Terre jalouse enfanta la rose ;
Et l'Olympe entier, d'amour transporté,
Salua la fleur avec la Beauté !

V

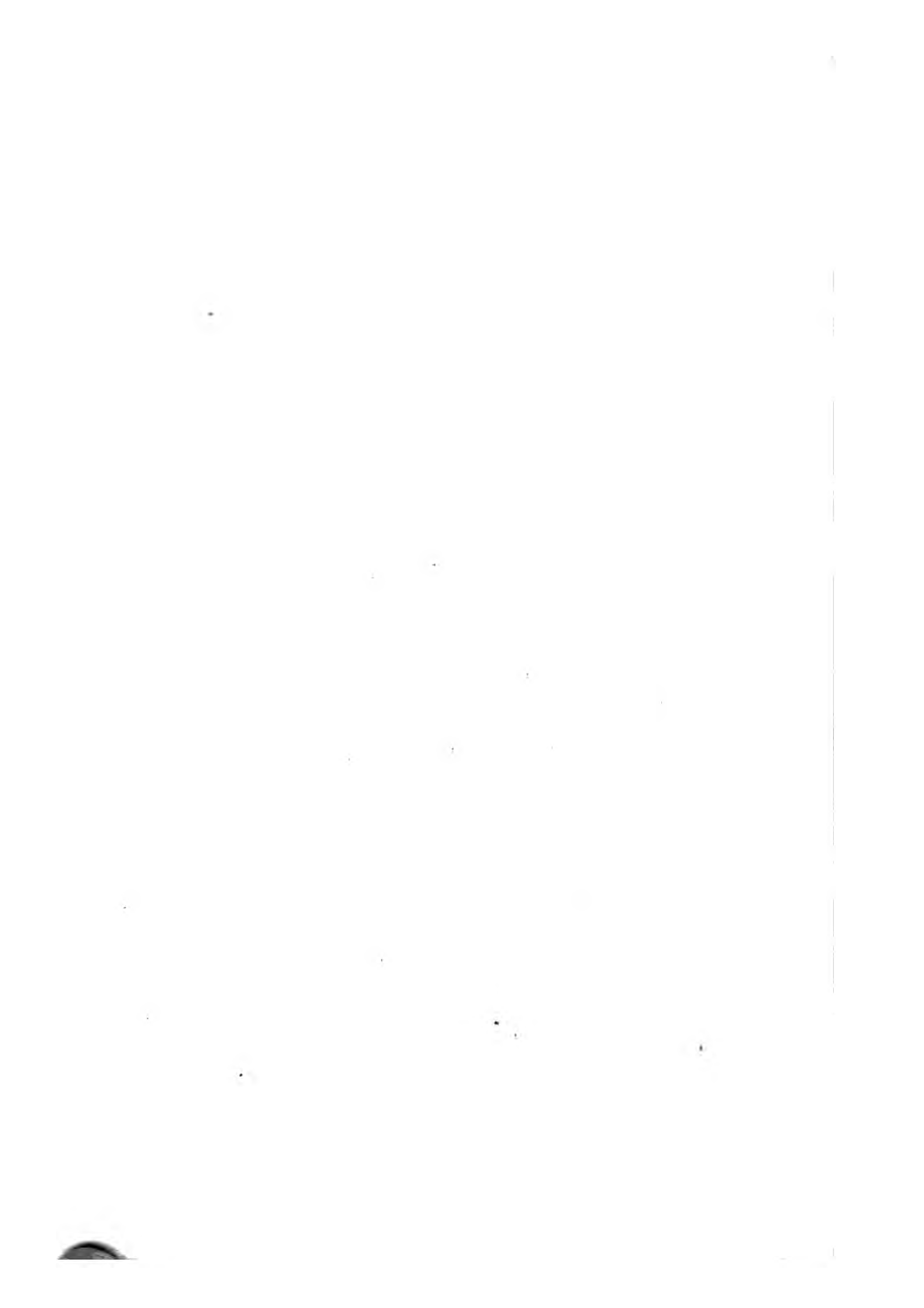
LE VASE.

**Reçois, pasteur des boucs et des chèvres frugales,
Ce vase enduit de cire, aux deux anses égales.**

Avec l'odeur du bois récemment ciselé ;
Le long du bord serpente un lierre entremêlé
D'hélichryse aux fruits d'or. Une main ferme et fine
A sculpté ce beau corps de femme, œuvre divine,
Qui du péplos ornée, et le front ceint de fleurs,
Se rit du vain amour des amants querelleurs.
Sur ce roc où le pied parmi les algues glisse,
Trainant un long filet vers la mer glauque et lisse,
Un pêcheur vient en hâte, et bien que vieux et lent,
Ses muscles sont gonflés d'un effort violent.
Une vigne, non loin, lourde de grappes mûres,
Ploie. Un jeune garçon, assis sous les ramures,
La garde. Deux renards arrivent de côté
Et mangent le raisin par le pampre abrité ;
Tandis que l'enfant tresse, avec deux pailles frêles
Et des brins de jonc vert, un piège à sauterelles.

Enfin, autour du vase et du socle dorien
Se déploie en tous sens l'acanthé corinthien.

J'ai reçu ce chef-d'œuvre, au prix, et non sans peine,
D'un grand fromage frais et d'une chèvre pleine.
Il est à toi, berger, dont les chants sont plus doux
Qu'une figure d'Ægile, et rendent Pan jaloux.



VI

PHIDYLÉ.

A N. Mille.

Somno mollior herba.

VIRGILIUS.

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers ,
Aux pentes des sources moussues
Qui, dans les prés en fleur germant par mille issues ,
Se perdent sous les noirs halliers.

Repose, ô Phidylé : Midi sur les feuillages

Rayonne, et t'invite au sommeil.

Par le trèfle et le thym, seules, en plein soleil,

Chantent les abeilles volages.

Un chaud parfum circule aux détours des sentiers ;

La rouge fleur des blés s'incline ;

Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline ,

Cherchent l'ombre des églantiers.

Les taillis sont muets; le daim, par les clairières ,

Devant les meutes en abois

Ne bondit plus : Diane, assise au fond des bois,

Polit ses flèches meurtrières.

Dors en paix, belle enfant aux rires ingénus ,
Aux nymphes agrestes pareille !
De ta bouche au miel pur j'écarterai l'abeille ,
Je garantirai tes pieds nus.

Laisse sur ton épaule et ses formes divines ,
Comme un or fluide et léger,
Sous mon souffle amoureux courir et voltiger
L'épaisseur de tes tresses fines !

Sans troubler ton repos , sur ton front transparent
Libre des souples bandelettes ,
J'unirai l'hyacinthe aux pâles violettes ,
Et la rose au myrte odorant.

Belle comme Érycine aux jardins de Sicile ,
Et plus chère à mon cœur jaloux ,
Repose ! et j'emplirai du souffle le plus doux
La flûte à mes lèvres docile.

Je charmerai les bois, ô blanche Phidylé ,
De ta louange familière ;
Et les Nymphes , au seuil de leurs grottes de lierre,
En pâleront, le cœur troublé.

Mais quand l'Astre, incliné sur sa courbe éclatante,
Verra ses ardeurs s'apaiser,
Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser
Me récompensent de l'attente !

VII

FULTUS HYACINTHO.

A Prosper Huet.

C'est le roi de de la plaine et des gras pâturages.
Plein d'une force lente, à travers les herbages,
Il guide en mugissant ses compagnons pourprés
Et s'enivre à loisir de la verdure des prés.

Tel que Zeus, sur les mers portant la vierge Europe ,
Une blancheur sans tache en entier l'enveloppe.
Sa corne est fine, aux bouts recourbés et polis ;
Ses fanons florissants abondent à grands plis ;
Une écume d'argent tombe à flots de sa bouche.
Et de longs poils épars couvrent son œil farouche.
Il paît jusques à l'heure où, du zénith brûlant ,
Midi plane , immobile, et lui chauffe le flanc.
Alors des saules verts l'ombre discrète et douce
Lui fait un large lit d'hyacinthe et de mousse,
Et couché comme un dieu près du fleuve endormi ,
Pacifique, il rumine et clôt l'œil à demi.

VIII

LES ASCÈTES.

I

Depuis qu'au joug de fer blanche esclave enchaînée ,

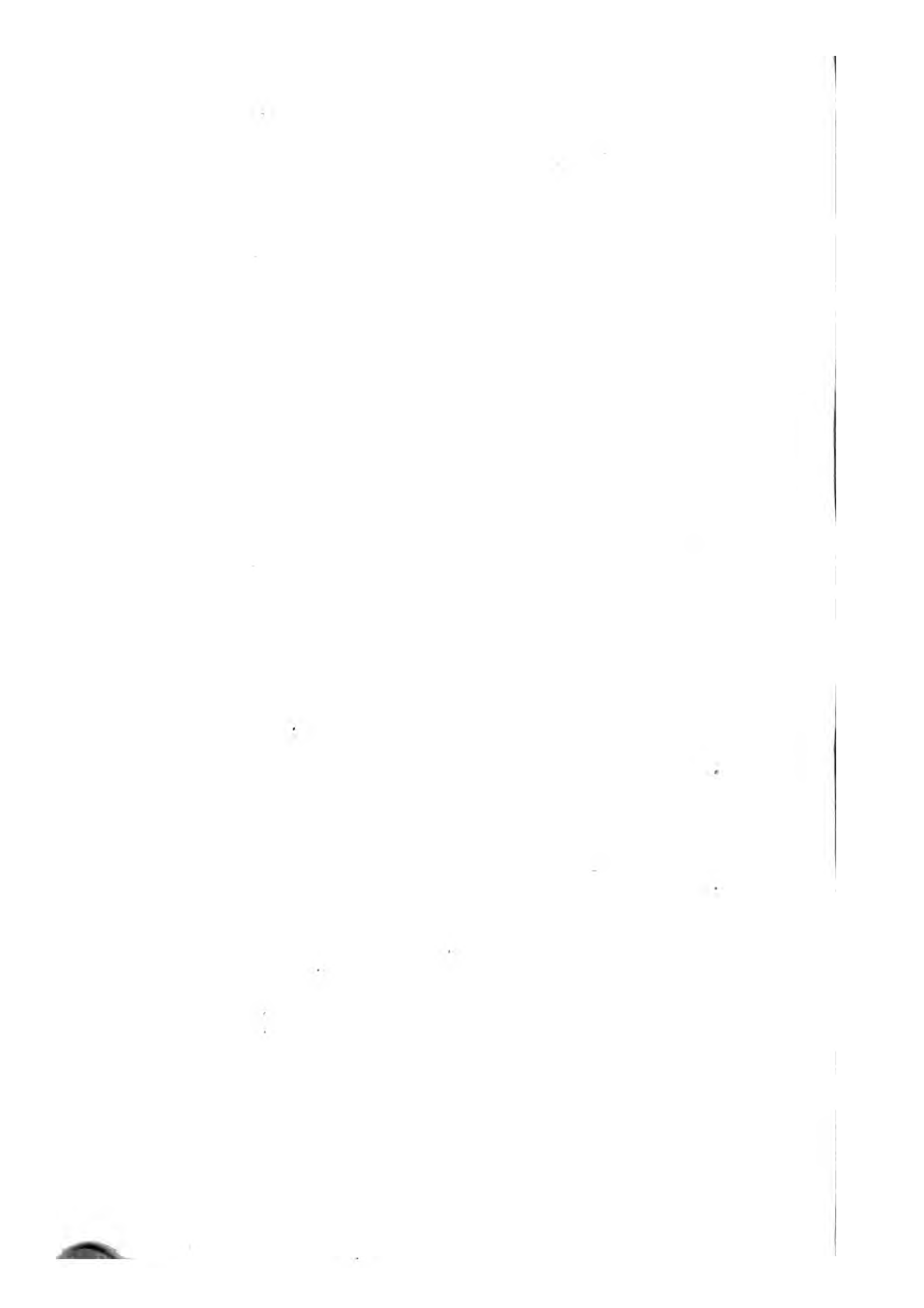
La Grèce avait fini sa belle destinée

Et qu'un dernier soupir, un souffle harmonieux

Avait mêlé son ombre aux ombres de ses dieux ,

Le César, dévoré d'une soif éternelle ,
Tarissait le lait pur de l'antique Cybèle.
Pâle, la main sanglante et le cœur plein d'ennuis ,
D'une vague terreur troublant ses longues nuits,
Il écoutait, couché sur la pourpre romaine ,
Dans un sombre concert gémir la race humaine ;
Et, tandis que la Louve aux mamelles d'airain
Dormait, le dos ployé sous son pied souverain ,
Il affamait, hâtant les jours expiatoires ,
Les lions de l'Atlas au fond des vomitoires.
Inépuisable mer, du sommet des sept monts ,
Couvrait l'empire entier de ses impurs limons ,
Nue, horrible, traînant ses voluptés banales ,
La débauche menait les grandes saturnales ;
Car c'était l'heure sombre où le vieil univers ,
Ne pouvant oublier son opprobre et ses fers ,

Gisait, sans Dieu, sans force, et fatigué de vivre,
Comme un lâche qui craint de mourir et s'enivre.
Et c'est alors, plus haut que l'orgie aux bruits sourds
Qu'on entendit monter l'appel des nouveaux jours,
Cri d'allégresse et cri d'angoisse, voix terrible
D'amour désespéré vers le monde invisible.



II

Les bruits du siècle ont-ils étouffé votre voix,
Seigneur ! jusques à quand resterez-vous en croix ?
En vain vous avez bu l'amertume et la lie :
Le monde se complaît dans sa vieille folie

Et s'attarde en chantant aux pieds de ses dieux morts.

Au désert, au désert, les sages et les forts !

Au désert, au désert, ceux que l'Esprit convie,

Ceux qu'a longtemps battus l'orage de la vie,

Ceux que l'impie enivre à ses coupes de feu,

Ceux qui dormaient hier dans le sein de leur Dieu.

Au désert, au désert, les hommes et les femmes !

Étouffons dans nos cœurs les voluptés infâmes,

Vers la gloire des cieux éternels déployons

L'extase aux ailes d'or sous la dent des lions.

Multipliez en nous vos douleurs adorables,

Seigneur ! que nous soyons errants et misérables,

Qu'un soleil dévorant consume notre chair !

Le mépris nous est doux, l'outrage nous est cher,

Pourvu que, gravissant la cime du supplice,

Nous puissions jusqu'au bout tarir votre calice,

Et tout chargés d'opprobre et couronnés d'affronts ,
D'une épine sanglante auréoler nos fronts !
O morne solitude, ô grande mer de sables,
Assouvis nos regards de choses périssables,
Balaie à tous les vents les vieilles vanités,
La poussière sans nom des dieux et des cités ;
Et pour nous arracher à la matière immonde,
Ouvre ton sein de flamme aux transfuges du monde !
Fuyons ! voici venir le jour mystérieux
Où, comme un peu de cendre aux quatre vents des cieux,
La terre s'en ira par l'espace sublime.
Oh ! combien rouleront dans le brûlant abîme !
Mais l'Ange par nos noms nous appellera tous,
Et la face de Dieu resplendira pour nous !



III

O rêveurs, ô martyrs, vaillantes créatures,
Qui, dans l'effort sacré de vos nobles natures,
Poussiez vers l'idéal un sanglot éternel,
Je vous salue, amants désespérés du ciel !

Vous disiez vrai : le cœur de l'homme est mort et vide ,
Et la terre maudite est comme un champ aride
Où la ronce inféconde, et qu'on arrache en vain,
Dans le sillon qui brûle étouffe le bon grain.
Vous disiez vrai : la vie est un mal éphémère ;
Et la femme bien plus que la tombe est amère !
Aussi, loin des cités aux bruits tumultueux,
Avec le crucifix et le bâton noueux,
Et du nimbe promis illuminant vos têtes,
Vous fuyiez vers la mort, pâles anachorètes !
Pour que nul œil humain ne vous revît jamais
Vous montiez çà et là sur d'inféconds sommets,
Et confiant votre âme aux souffles des orages,
Laissez dormir vos os dans les antres sauvages.
Ou parfois, en songeant, sur le sable embrasé,
Que tout lien charnel ne s'était pas brisé,

Que le siècle quitté recevait vos hommages,
Qu'un tourbillon lointain de vivantes images
D'un monde trop aimé repeuplait votre cœur,
Que le ciel reculait, que l'homme était vainqueur !
Troublant de vos sanglots l'implacable étendue,
Vous déchiriez vos flancs d'une main éperdue,
Vous rougissiez le sol du sang des repentirs ;
Et le désert, blanchi d'ossements de martyrs,
Ecoutant ses lions remuer vos reliques,
S'emplissait dans la nuit de visions bibliques.

Et maintenant, ô morts, le supplice achevé,
Goûtez-vous le bonheur que vous aviez rêvé ?
Le Maître a-t-il tenu sa promesse éternelle ?
Et votre âme, en brisant l'enveloppe mortelle,

Comme un rayon léger qui remonte au ciel bleu,
S'est-elle réunie à la splendeur de Dieu ?
Nul ne sait ; mais qu'importe, ô race magnanime,
Qu'importe le reveil ! Le songe était sublime.

IX

LES JUNGLES.

A Louis Ménard.

Sous l'herbe haute et sèche où le naja vermeil
Dans sa spirale d'or se déroule au soleil,
La bête formidable, habitante des jungles,
S'endort, le ventre en l'air, et dilate ses ongles.

De son muflé marbré qui s'ouvre un souffle ardent
Fume ; la langue rude et rose va pendant ;
Et sur l'épais poitrail chaud comme une fournaise,
Passe par intervalle un frémissement d'aise.
Toute rumeur s'éteint autour de son repos :
La panthère aux aguets rampe en arquant le dos ;
Le python musculeux aux écailles d'agate,
Sous les nopals aigus glisse sa tête plate ,
Et dans l'air où son vol en cercle a flambloyé,
La cantharide vibre autour du roi rayé.
Lui, baigné par la flamme et remuant la queue,
Il dort tout un soleil sous l'immensité bleue.

Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend ;
La fraîcheur de la nuit a refroidi son sang ;

Le vent passe au sommet des herbes ; il s'éveille,
Jette un morne regard au loin, et tend l'oreille.
Le désert est muet. Vers les cours d'eau cachés
Où fleurit le lotus sous les bambous penchés,
Il n'entend point bondir les daims aux jambes grêles,
Ni le troupeau léger des nocturnes gazelles.
Le frisson de la faim creuse son maigre flanc :
Hérissé, sur soi-même il tourne en grommelant ;
Contre le sol rugueux il s'étire et se traîne,
Flaire l'étroit sentier qui conduit à la plaine,
Et se levant dans l'herbe avec un bâillement,
Au travers de la nuit miaule tristement.



X

LES HURLEURS.

**Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes,
La ville s'endormait au pied des monts brumeux ;
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.**

La nuit multipliait ce long gémissement.
Nul astre ne luisait dans l'immensité nue :
Seule, la lune pâle, en écartant la nue,
Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,
Débris d'un globe mort au hasard dispersé,
Elle laissait tomber de son orbe glacé
Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au Nord, sous les cieux étouffants,
L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume,
Affamait ses lions dans le sable qui fume,
Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride aux odeurs insalubres,
Parmi des ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échines
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir ;
Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes ,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

XI

LES ÉLÉPHANTS.

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs ;
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

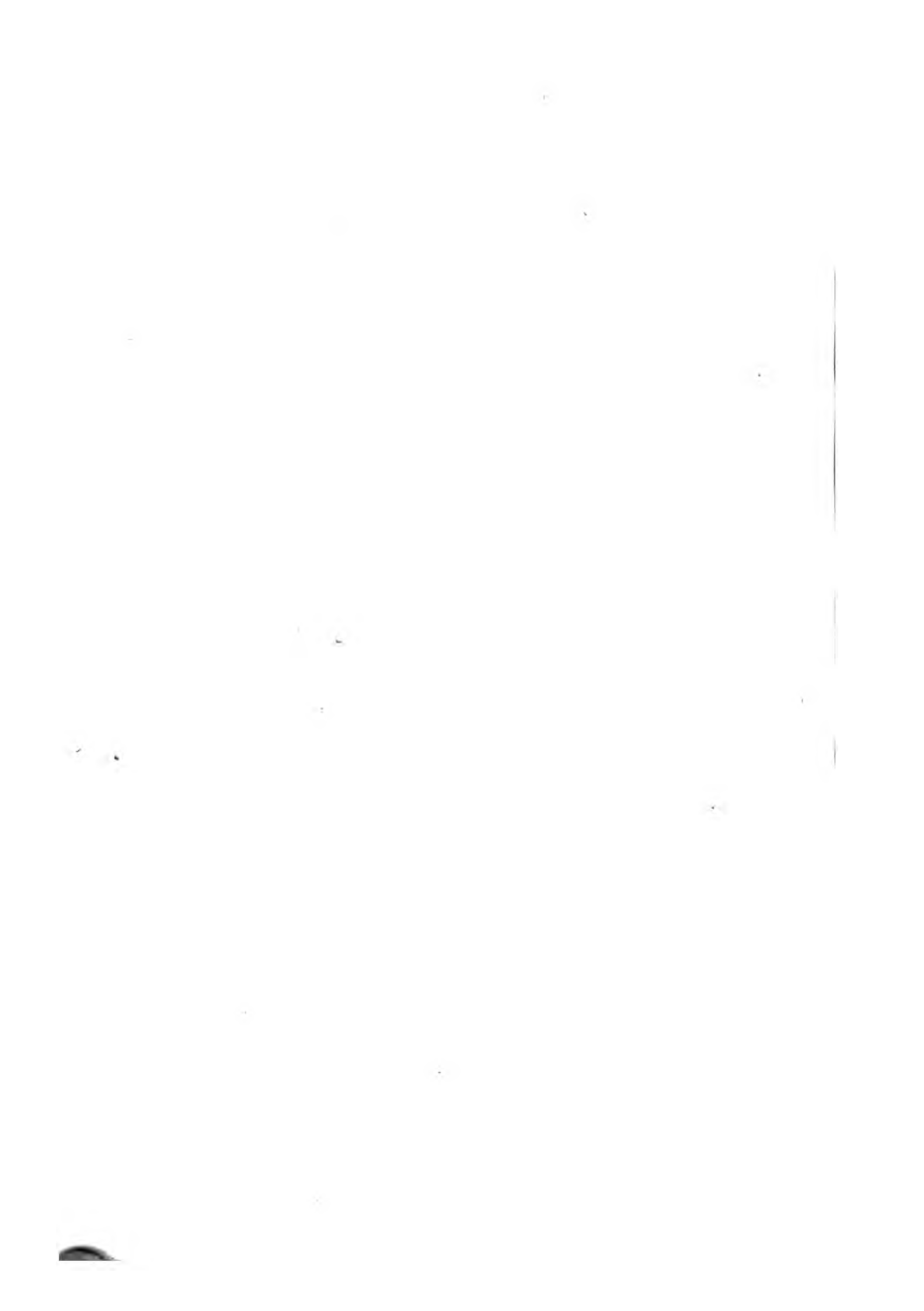
Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume,
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme ;
Où, blanchis par la lune, et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.



XII

LE DÉSSERT.

Quand le Bédouin qui va de l'Horeb en Syrie,
Lie au tronc du dattier sa cavale amaigrie,
Et sous l'ombre poudreuse où sèche le fruit mort,
Dans son rude manteau s'enveloppe et s'endort ;

Revoit-il, faisant trêve aux ardentès fatigues,
La lointaine oasis où rougissent les figues,
Et l'étroite vallée où campe sa tribu,
Et la source courante où ses lèvres ont bu,
Et les brebis bêlant, et les bœufs à leurs crèches,
Et les femmes causant près des citernes fraîches ;
Ou, sur le sable, en rond, les chameliers assis,
Aux lueurs de la lune écoutant les récits ?
Non ; par delà le cours des heures éphémères,
Son âme est en voyage au pays des chimères ;
Il rêve qu'Alborak, le cheval glorieux,
L'emporte en hennissant dans la hauteur des cieux ;
Il tressaille, et croit voir, par les nuits enflammées,
Les filles du Djennet à ses côtés pâchées.
De leurs cheveux plus noirs que la nuit de l'enfer
Monte un âcre parfum qui lui brûle la chair ;

Il crie, il veut saisir, presser sur sa poitrine,
Entre ses bras tendus sa vision divine ;
Mais sur la dune au loin le chacal a hurlé,
Sa cavale piétine et son rêve est troublé.
Plus de Djennet, partout la flamme et le silence,
Et le grand ciel cuivré sur l'étendue immense.

Dans sa halte d'un jour, sous l'arbre desséché,
Tout rêveur, haletant de vivre, s'est couché,
Et comme le Bédouin, ployé de lassitude,
A dormi ton sommeil, ô morne solitude !
Oublieux de la terre, et d'un cœur irrité,
Il veut saisir l'amour dans son éternité ;
Et toujours il renaît à la vie inféconde
Pâle et désespéré dans le désert du monde.



XIII

LE RUNOÏA.

POËME.

Chassée en tourbillons du pôle solitaire,
La neige primitive enveloppe la terre ;
Livide, et s'endormant de l'éternel sommeil,
Dans la divine mer s'est noyé le soleil.

A travers les pins blancs qu'il secoue et qu'il ploie
Le vent gronde. La pluie aux grains de fer tournoie
Et disperse, le long des flots amoncelés,
De grands troupeaux de loups hurlants et flagellés.
Seule, immobile au sein des solitudes mornes,
Pareille au sombre Ymer évoqué par les Nornes,
Muette dans l'orage, inébranlable aux vents,
Et la tête plongée aux nuages mouvants,
Sur le cap nébuleux, sur le haut promontoire,
La tour du Runoïa se dresse toute noire :
Noire comme la nuit, haute comme les monts,
Et tournée à la fois vers les quatre horizons.

Mille torches pourtant flambent autour des salles,
Et nul souffle n'émeut leurs flammes colossales.

Des ours d'or accroupis portent de lourds piliers
Où pendent les grands arcs, les pieux, les boucliers,
Les carquois hérissés de traits aux longues penes,
Des peaux de loups géants et des rameaux de rennes ;
Et là, mille chasseurs, assis confusément,
Versent des cruches d'or l'hydromel écumant.
Les Runoïas, dans l'ombre allumant leur paupière,
Se courbent haletants sur les harpes de pierre :
Les antiques récits se déroulent en chœur,
Et le sang des aïeux remonte dans leur cœur.
Mais le vieux roi du Nord à la barbe de neige
Reste silencieux et pensif sur son siège.
Un éternel souci ride le front du Dieu :
Il couvre de Runas la peau d'un serpent bleu,
Et rêve inattentif aux hymnes héroïques.
Un réseau d'or le ceint de ses anneaux magiques ;

Sa cuirasse est d'argent, sa tunique est de fer ;
Ses yeux ont le reflet azuré de la mer.
Auprès du Dieu, debout dans sa morne attitude,
Est le guerrier muet qu'on nomme Inquiétude.

LES RUNOÏAS.

Où sont les héros morts, rois de la haute mer,
Qui heurtaient le flot lourd du choc des nef's solides ?
Ils ne sentiront plus l'âpre vent de l'hiver
Et la grêle meurtrir leurs faces intrépides.
O guerriers énervés qui chassez par les monts
Les grands élans rameux source de l'abondance,
Vos pères sont couchés dans les épais limons :
Leur suaire est d'écume et leur tombe est immense.

LES CHASSEURS.

La paix est sur la terre. Il nous faut replier
La voile rouge autour des mâts chargés d'entraves,
Et pendre aux murs les pieux, l'arc et le bouclier.
Runoïas! le repos est nécessaire aux braves.
Nos glaives sont rouillés, nos navires sont vieux ;
L'or des peuples vaincus encombre nos demeures :
Pour mieux jouir des biens conquis par nos aïeux,
Pussions-nous ralentir le cours des prompts heures!

LES RUNOÏAS.

Écoutez vos enfants, guerriers des jours anciens!
La hache du combat pèse à leurs mains débiles :

Comme de maigres loups ils dévorent vos biens,
Et le sang est tari dans leurs veines stériles.
Mais non, dormez ! Mieux vaut votre cercueil mouvant,
Votre lit d'algue au sein de la mer soulevée ;
Mieux vaut l'hymne orageux qui roule avec le vent,
Que d'entendre et de voir votre race énervée !
Mangez, buvez, enfants dégénérés des forts,
Race sans gloire ! Et vous, comme l'acier trempées,
Ames de nos aïeux, essaïms de noirs remords,
Saluez à jamais le siècle des épées !

LES CHASSEURS.

Nous partirons demain, joyeux et l'arc au dos ;
Nous forcerons les cerfs paissant les mousses rudes ;
Et vers la nuit, courbés sous d'abondants fardeaux,

Nous reviendrons en paix du fond des solitudes.
Les filles aux yeux clairs plus doux que le matin,
De leur pied rose et nu, promptes comme le renne,
Accourront sur la neige, et pour le gras festin
Feront jaillir le feu sous les broches de frêne.
L'hydromel écumeux déborde aux cruches d'or :
Laissons chanter l'ivresse et se rouiller les glaives,
Et l'orage éternel qui nous épargne encor
Avec les vains labeurs emporter les vieux rêves!

LE RUNOÏA.

Runoïas! le soleil suprême est-il levé?
A-t-il rougi le ciel le jour que j'ai rêvé?
Avez-vous entendu la vieille au doigt magique
Frapper l'heure et l'instant sur le tambour runique?

L'aigle a-t-il délaissé le faite de la tour ?

Répondez, mes enfants, avez-vous vu le jour ?

LES RUNOÏAS.

Vieillard de Karjala, la nuit est noire encore,

Et le cap nébuleux n'a point revu l'aurore.

LE RUNOÏA.

Il vient ! il a franchi l'épaisseur de nos bois ;

Le fleuve aux glaçons bleus fond et chante à sa voix ;

Les grand loups de Pohja, gémissant de tendresse,

Ont clos leurs yeux sanglants sous sa douce caresse.

Le cheval aux crins noirs, l'étalon carnassier

Dont les pieds sont d'airain, dont les dents sont d'acier,

Qui rue et qui hennit dans les steppes divines,
Reçoit le mors dompteur de ses mains enfantines.

LES RUNOÏAS.

Éternel Runoïa, qu'as-tu vu dans la nuit ?
L'ombre immense du ciel roule, pleine de bruit,
A travers les forêts par le vent secouées ;
La neige en tourbillons durcit dans les nuées.

LE RUNOÏA.

Mes fils, je vois venir le Roi des derniers temps,
Faible et rose, couvert de langes éclatants.
L'étroit cercle de feu qui ceint ses tempes nues
Comme un rayon d'été perce les noires nues ;

Il sourit à la mer furieuse, et les flots
Courbent leur dos d'écume et calment leurs sanglots.
Les rafales de fer qui brisent les ramures
Et des aigles marins rompent les envergures,
N'osent sur son cou frêle effleurer ses cheveux,
Et l'aube d'un grand jour jaillit de ses yeux bleus !

LES CHASSEURS.

La vieille de Pohja, la reine des sorcières,
A ri dans ton oreille et brûlé tes paupières,
Vieillard de Karjala, roi des hautes forêts !
Comme le cerf dompté qui brame dans les rets,
Tu gémis, enlacé d'enchantements magiques.
Père des Runoïas, dieu des races antiques,
Vois ! nous chantons, puisant l'oubli des jours mauvais

Dans les flots enivrants de l'hydromel épais.
 Imite-nous, ô chef des sacrés promontoires,
 Et buvons sans pâlir aux temps expiatoires.

LE RUNOÏA.

Ils sont venus ! Mes fils ont outragé mon nom !
 Quand sur l'enclume d'or, l'éternel forgeron ,
 Ilmarinenn eut fait le couvercle du monde,
 La tente d'acier pur étincelante et ronde,
 Et du marteau divin fixé dans l'air vermeil
 Les étoiles d'argent, la lune et le soleil ;
 Voyant le feu jaillir de la forge splendide,
 J'ai dit que le travail était bon et solide.
 J'ai menti. L'ouvrier fit mal. Il valait mieux
 Dans le brouillard glacé laisser dormir les cieux.



Quand de l'œuf primitif j'eus fait sortir les germes,
Battre la mer houleuse et monter les caps fermes,
Gronder les ours , hurler les loups, bondir les cerfs,
Et verdier les bouleaux sur le sein des déserts ;
J'ai vu que mieux valaient le vide et le silence.
Quand j'eus conçu l'enfant de ma toute-puissance,
L'homme, le roi du monde et le sang de ma chair,
Son crâne fut de plomb et son cœur fut de fer.
J'en jure les Runas, ma couronne et mon glaive,
J'ai mal songé le monde et l'homme dans mon rêve!

La porte aux ais de fer, aux trois barres d'airain,
Sur ses gonds ébranlés roule et s'ouvre soudain ;
Une femme, un enfant, dans la salle sonore
Entrent, enveloppés d'une vapeur d'aurore.

Les cheveux hérissés de colère, le roi
 Tord la bouche, et frémit sur son siège. L'effroi,
 Comme un souffle incertain au noir monceau des nues,
 Circule dans la foule en clameurs contenues.

LE RUNOÏA.

Chasseurs d'ours et de loups, debout, ô mes guerriers !
 Écrasez cet enfant sous les pieux meurtriers ;
 Jetez dans les marais, sous l'onde envenimée,
 Ses membres encor chauds, sa tête inanimée...
 Et vous, ô Runoïas, enchantez le maudit !

Mais l'Enfant, d'une voix forte et douce, lui dit :

Je suis le dernier né des familles divines,
Le fruit de leur sillon, la fleur de leurs ruines,
L'Enfant tardif, promis au monde déjà vieux,
Qui dormis deux mille ans dans le berceau des dieux,
Et, m'éveillant hier sur le fumier rustique,
Fus adoré des rois de l'Ariane antique.
O Runoïa ! courbé du poids de cent hivers,
Qui rêves dans ta tour aux murmures des mers,
Je suis le sacrifice et l'angoisse féconde ;
Je suis l'Agneau chargé des souillures du monde ;
Et je viens apporter à l'homme épouvanté
Le mépris de la vie et de la volupté !
Et l'homme, couronné des fleurs de son ivresse,
Poussera tout à coup un sanglot de détresse ;
Dans sa fête éclatante un éclair aura lui :
La mort et le néant passeront devant lui.

Et les heureux du monde, altérés de souffrance,
Boiront avec mon sang l'éternelle espérance,
Et loin du siècle impur, sur le sable brûlant,
Mourront les yeux tournés vers un gibet sanglant.
Je romprai le lien des cœurs, et sans mesure
J'élargirai dans l'âme une ardente blessure.
La vierge maudira sa grâce et sa beauté ;
L'homme se reniera dans sa virilité ;
Et les sages, rongés par les doutes suprêmes,
Sur leurs genoux ployés inclinant leurs fronts blêmes,
Honteux d'avoir vécu, honteux d'avoir pensé,
Purifieront au feu leur labeur insensé.
Les siècles écoulés, que l'œil humain pénètre,
Rentreront dans la nuit pour ne jamais renaître.
Je verserai l'oubli sur les dieux, mes aînés,
Et je prosternerai leurs fronts découronnés,

Parmi les blocs épars de l'Orient torride,
Plus bas que l'herbe vile et la poussière aride ;
Et pour l'éternité, sous l'eau vive des cieux,
Le bon grain germera dans le fumier des dieux.
Maintenant, es-tu prêt à mourir, Roi du Pôle ?
As-tu noué ta robe autour de ton épaule,
Chanté ton chant suprême au monde, et dit adieu
A ce soleil qui voit le dernier jour d'un dieu ?

LE RUNOÏA.

O neiges, qui tombez du ciel inépuisable,
Houles des hautes mers qui blanchissez le sable,
Vents qui tourbillonnez sur les caps, dans les bois,
Et qui multipliez en lamentables voix,
Par delà l'horizon des steppes infinies,

Le retentissement des mornes harmonies !
Montagnes, que mon souffle a fait germer ; torrents
Où s'étanche la soif de mes peuples errants ;
Vous, fleuves, échappés des assises polaires,
Qui roulez à grand bruit sous les pins séculaires !
Et vous, vierges, dansant sur la courbe des cieux,
Filles des claires nuits, si belles à mes yeux,
Otawas ! qui versez de vos urnes dorées
La rosée et la vie aux plaines altérées !
Et vous, brises du jour, qui bercez les bouleaux,
Vous, îles, qui flottez sur l'écume des eaux ;
Et vous, noirs étalons, ours des gorges profondes,
Loups qui hurlez, Élans aux courses vagabondes ;
Et vous, brouillards d'hiver, et vous, brèves clartés,
Qui flamboyez une heure au front d'or des étés !
Tous ! venez tous, enfants de ma pensée austère,

Forces, grâces, splendeurs du ciel et de la terre ;
Dites-moi si mon cœur est près de se tarir :
Monde que j'ai conçu, dis-moi s'il faut mourir !

L'ENFANT.

La neige que l'orage en lourdes nappes fouette
Sur la côte glacée est à jamais muette.
Les clameurs de la mer ne te diront plus rien.
La nuit est sans oreille, et sur le cap ancien,
Le vent emporte, avec l'écume dispersée,
Comme un écho perdu ta parole insensée.
Les fleuves et les monts n'entendent plus ta voix ;
Tout l'univers, aveugle et stupide à la fois,
Roule comme un cadavre aux steppes de l'espace.
J'ai pris l'âme du monde, et sa force et sa grâce ;

Et pour l'homme et pour toi, triste et vieux dans ta tour,
La nature divine est morte sans retour.

LES RUNOÏAS.

O roi, que tardes-tu? nos mains sont enchaînées
Par des liens plus forts que le poids des années.
Brise l'enchantement qui nous tient asservis,
Et nous écraserons l'Enfant sur le parvis.
O roi, parle! ou du moins si ta langue est liée,
Médite en ton esprit la science oubliée ;
Et, pour nous arracher à nos doutes amers,
Grave les Runas d'or qui règlent l'univers.

L'ENFANT.

Vous ne chanterez plus sur les harpes de pierre,
D'un dieu qui va mourir , prêtres désespérés !
Mon souffle a dissipé comme un peu de poussière
Et la science antique et les chants inspirés.
Vous ne charmerez plus les oreilles humaines :
Mon nom leur paraîtra plus vénérable et doux.
Pareils aux bruits mourants des tempêtes lointaines,
Les vieux jours dans l'oubli rentreront avec vous.
Les peuples railleront votre vaine sagesse,
Et d'un pied dédaigneux foulant vos os proscrits,
Prendront, pour obéir à ma loi vengeresse,
Votre mémoire en haine et vos noms en mépris.
Le siècle vous rejette, et la mort vous convie :

Subissez-la, muets, comme il sied aux cœurs forts ;
Car il faut expier la gloire avec la vie,
Avant de s'endormir auprès des aïeux morts.

LES CHASSEURS.

Qu'ils meurent, s'il le faut ! Dans les steppes natales
En chasserons-nous moins le cerf au bond léger ?
Vienne le jour marqué par les Runas fatales,
La querelle des dieux est pour nous sans danger.
Pourvu que l'ours rusé se prenne à nos embûches ;
Que l'arc ne rompe pas, et qu'un chaud hydromel
Au prompt soleil du nord fermente dans les cruches,
Frères, la vie est bonne à vivre sous le ciel !
Vivons ! ouvrons nos cœurs aux ivresses nouvelles ;
Chasser et boire en paix, voilà l'unique bien.

Buvons ! notre sang brûle et nos femmes sont belles ;
Demain n'est pas encore, et le passé n'est rien !

L'ENFANT.

Vous descendrez vivants dans ma géhenne en flamme,
Chiens aboyeurs, repus d'hydromel et de chair !
Vous serez consumés des angoisses de l'âme,
Vous vous tordrez hurlants dans le septième enfer !
Pareils aux pins ployés par le mal qui les ronge,
Tristes dès le berceau, sans joie et sans vigueur,
Vos enfants grandiront et vivront comme en songe,
Le glaive du désir enfoncé dans le cœur.
Pleins d'ennuis aux récits des choses disparues,
D'un œil morne ils verront sans plaisir ni regrets,
Par la hache et le feu, sous le soc des charrues,

Tomber la majesté de leurs vieilles forêts.
Ils auront froid et faim sur la terre glacée ;
Ils gémiront d'errer dans les brouillards du nord ;
Et la volupté même, en leur veine épuisée,
Au lieu d'un sang nouveau fera courir la mort.
Ainsi, Dieu, Runoïas, chasseurs du sol polaire,
Je vous retrancherai de mon sillon jaloux,
Et je ferai germer ma moisson de colère
Sur l'éternelle fange où vous rentrerez tous.

Blanche sous le lin chaste et rude, illuminée
Du nimbe d'or flottant sur sa tête inclinée,
La vierge d'Orient, une ombre dans les yeux,
Pressait entre ses bras son fils mystérieux ;
Et l'Enfant, sur le sein de la femme pensive

Parlait, et comme au vent tremblait la tour massive ;
Et mieux qu'un glaive amer aux mains des combattants,
Sa voix calme plongeait dans les cœurs palpitants.
Plus pâles que les morts esclaves des sorcières,
Qui par les froides nuits rampent dans les bruyères,
Les Runoïas, courbés sous le dur jugement,
Rêvaient, dans leur angoisse et leur énervement.
Comme un dernier rayon qui palpite et dévie,
Ils voulaient ressaisir la pensée et la vie,
Mais leur esprit, semblable aux feuilles des vallons,
Hors d'eux-mêmes, errait en de noirs tourbillons.
Debout, tumultueux, la barbe hérissée,
Et laissant choir soudain la coupe commencée,
Les chasseurs, assaillis de vertige, brisaient
Les cruches où leurs mains incertaines puisaient,
Et les yeux enflammés d'épouvante et d'ivresse,

Vers le vieux roi du Nord criaient pleins de détresse.
Lui, sur son front ridé du souci de la mort,
Sentant passer le souffle ardent d'un Dieu plus fort,
Muet, inattentif aux clameurs élevées,
Évoquait dans son cœur les Runas réservées.

Mais l'Enfant, sur la peau du serpent azuré,
S'inclina doucement comme un rameau doré,
Et coupant deux fois l'air par un signe mystique,
D'un doigt rose effleura l'écriture magique.
Et les Runas fondaient, et des genoux du Dieu
Coulaient sur le parvis, en clairs ruisseaux de feu,
Rapides, bondissant, serpentant sur les dalles,
Et brûlant les pieds nus dans le cuir des sandales.
Et les pieux et les arcs saisis sur les piliers,

Les glaives, de leur gaine arrachés par milliers,
Se heurtèrent aux mains de la foule en délire.
Avec des cris de rage et des éclats de rire,
Runoïas et chasseurs, de flammes enlacés,
Se ruaient au combat par élans insensés,
Comme un essaim confus d'abeilles furieuses ;
Ou tels que, vers midi, sous les faux radieuses,
Au rebord des sillons tombent les épis mûrs,
Et le sang jaillissait sur les parois des murs.
Mais voici qu'au milieu de la lutte suprême,
La Tour, en flamboyant, s'affaissa sur soi-même,
Et comme une montagne, en son écroulement,
Emplit la noire nuit d'un long rugissement.

Seul des siens, à travers cette ruine immense,

L'éternel Runoïa descendit en silence.
Dépossédé d'un monde, il lança sur la mer
Sa nacelle d'airain, sa barque à fond de fer;
Et tandis que le vent, d'une brusque rafale
Tordait les blancs flocons de sa barbe royale,
Les regards attachés aux débris de sa tour,
Il cria dans la nuit : — Tu mourras à ton tour!
J'atteste par neuf fois les Runas immortelles,
Tu mourras comme moi, Dieu des âmes nouvelles,
Car l'homme survivra. Vingt siècles de douleurs
Feront saigner sa chair et ruisseler ses pleurs,
Jusqu'au jour où ton joug subi deux mille années,
Fatiguera le cou des races mutinées ;
Où tes temples dressés parmi les nations
Deviendront en risée aux générations,
Et ce sera ton heure! et dans ton ciel mystique,

Tu rentreras vêtu du suaire ascétique,
Laisant l'homme futur, indifférent et vieux,
Se coucher et dormir en blasphémant les dieux.

Et nageant dans l'écume et les bruits de l'abîme,
Il disparut, tourné vers l'espace sublime.

XIV

LE NAZARÉEN.

A Thalès Bernard.

Quand le Nazaréen, en croix, les mains clouées,
Sentit venir son heure et but le vin amer,
Plein d'angoisse, il cria vers les sourdes nuées,
Et la sueur de sang ruissela de sa chair.

Mais dans le ciel muet de l'infâme colline
Nul n'ayant entendu ce lamentable cri,
Comme un dernier sanglot soulevait sa poitrine,
L'homme désespéré courba son front meurtri.

Toi qui mourais ainsi dans ces jours implacables,
Plus tremblant mille fois et plus épouvanté,
O vivante vertu ! que les deux misérables
Qui, sans penser à rien, râlaient à ton côté ;

Que pleurais-tu, grande âme, avec tant d'agonie ?
Ce n'était pas ton corps sur la croix desséché,
La jeunesse et l'amour, ta force et ton génie,
Ni l'empire du siècle à tes mains arraché.

Non! une voix parlait dans ton rêve, ô victime!
La voix d'un monde entier, immense désaveu,
Qui te disait : — Descends de ton gibet sublime,
Pâle crucifié, tu n'étais pas un Dieu!

Tu n'étais ni le pain céleste, ni l'eau vive :
Inhabile pasteur, ton joug est délié!
Dans nos cœurs épuisés, sans que rien lui survive,
Le Dieu s'est refait homme, et l'homme est oublié.

Cadavre suspendu vingt siècles sur nos têtes,
Dans ton sépulcre vide il faut enfin rentrer.
Ta tristesse et ton sang assombrissent nos fêtes,
L'humanité virile est lasse de pleurer.

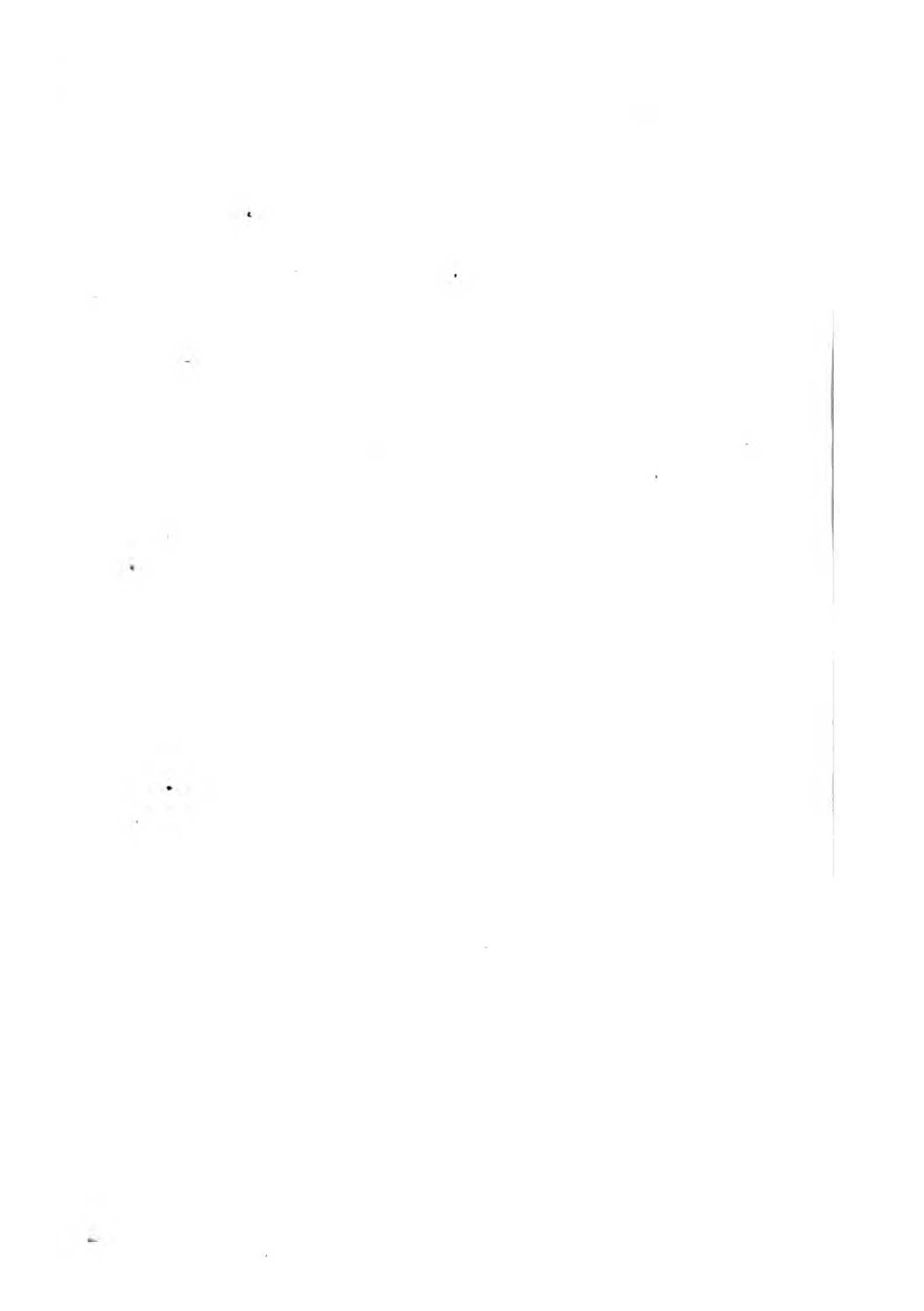
Voilà ce que disait à ton heure suprême,
L'écho des temps futurs de l'abîme sorti;
Mais tu sais aujourd'hui ce que vaut ce blasphème;
O fils du charpentier, tu n'avais pas menti!

Tu n'avais pas menti! Ton Église et ta gloire
Peuvent, ô Rédempteur, sombrer aux flots mouvants :
L'homme peut sans frémir rejeter ta mémoire,
Comme on livre une cendre inerte aux quatre vents.

Tu peux, sur les débris des saintes cathédrales,
Entendre et voir, livide et le front ceint de fleurs,
Se ruer le troupeau des folles saturnales,
Et son rire insulter tes divines douleurs!

Car tu sièges auprès de tes égaux antiques,
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu,
Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu !

Et comme aux jours altiers de la force romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité.



XV

CHRISTINE.

Une étoile d'or là-bas illumine
Le bleu de la nuit, derrière les monts ;
La lune blanchit la verte colline :
Pourquoi pleures-tu, petite Christine ?
Il est tard, dormons.

— Mon fiancé dort sous la noire terre,
Dans la froide tombe il rêve de nous.
Laissez-moi pleurer, ma peine est amère ;
Laissez-moi gémir et veiller, ma mère :
Les pleurs me sont doux.

La mère repose, et Christine pleure,
Immobile auprès de l'âtre noirci.
Au long tintement de la douzième heure,
Un doigt léger frappe à l'humble demeure :
— Qui donc vient ici ?

— Tire le verrou, Christine, ouvre vite :
C'est ton jeune ami, c'est ton fiancé.

Un suaire étroit à peine m'abrite ;
J'ai quitté pour toi, ma chère petite,
 Mon tombeau glacé.

Et cœur contre cœur tous deux ils s'unissent.
Chaque baiser dure une éternité :
Les baisers d'amour jamais ne finissent.
Ils causent longtemps ; mais les heures glissent,
 Le coq a chanté.

— Le coq a chanté, voici l'aube claire ;
L'étoile s'éteint, le ciel est d'argent.
Adieu, mon amour, souviens-toi, ma chère ;
Les morts vont rentrer dans la noire terre,
 Jusqu'au jugement.

— O mon fiancé, souffres-tu, dit-elle,
Quand le vent d'hiver gémit dans les bois,
Quand la froide pluie aux tombeaux ruisselle ?
Pauvre ami, couché dans l'ombre éternelle,
Entends-tu ma voix ?

— Au rire joyeux de ta lèvre rose,
Mieux qu'au soleil d'or le pré rougissant,
Mon cercueil s'emplit de feuilles de rose ;
Mais tes pleurs amers, dans ma tombe close,
Font pleuvoir du sang.

Ne pleure jamais. Ici-bas tout cesse,
Mais le vrai bonheur nous attend au ciel.

Si tu m'as aimé, garde ma promesse :
Dieu nous rendra tout, amour et jeunesse,
 Au jour éternel.

— Non ! je t'ai donné ma foi virginale ;
Pour me suivre aussi, ne mourrais-tu pas ?
Non, je veux dormir ma nuit nuptiale,
Blanche, à tes côtés, sous la lune pâle,
 Morte entre tes bras.

Lui ne répond rien. Il marche et la guide.
A l'horizon bleu le soleil paraît.
Ils hâtent alors leur course rapide,
Et vont, traversant sur la mousse humide
 La longue forêt.

Voici les pins noirs du vieux cimetière.

—Adieu, quitte-moi, reprends ton chemin ;

Mon unique amour, entends ma prière !

Mais Elle au tombeau descend la première,

Et lui tend la main.

Et depuis ce jour, sous la croix de cuivre,

Dans la même tombe ils dorment tous deux.

O sommeil divin dont le charme enivre !

Ils aiment toujours. Heureux qui peut vivre

Et mourir comme eux.

XVI

LES ELFES.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier,
Sur un noir cheval sort un chevalier.
Son éperon d'or brille en la nuit brune;
Et, quand il traverse un rayon de lune,
On voit resplendir, d'un reflet changeant,
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
Qui dans l'air muet semble voltiger;
— Hardi chevalier, par la nuit sereine,
Où vas-tu si tard ? dit la jeune Reine.

De mauvais esprits hantent les forêts ;
Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Non ! ma fiancée aux yeux clairs et doux
M'attend, et demain nous serons époux.
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
Qui foulez en rond les mousses fleuries ;
Ne m'attardez pas loin de mon amour,
Car voici déjà les lueurs du jour.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Reste, chevalier. Je te donnerai
L'opale magique et l'anneau doré,
Et ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
Ma robe filée au clair de la lune.

— Non ! dit-il. — Va donc ! — Et de son doigt blanc
Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part,
Il court, il bondit et va sans retard ;
Mais le chevalier frissonne et se penche.
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras :
— Elfe, esprit, démon , ne m'arrête pas !

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ne m'arrête pas, fantôme odieux !
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.
— O mon cher époux, la tombe éternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle :

Je suis morte ! — Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

XVII

LE COLIBRI.

Le vert colibri, le roi des collines,
Voyant la rosée et le soleil clair
Luire dans son nid tissé d'herbes fines,
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.

Il se hâte et vole aux sources voisines,
Où les bambous font le bruit de la mer ;
Où l'açoka rouge, aux odeurs divines,
S'ouvre, et porte au cœur un humide éclair.

Vers la fleur dorée il descend, se pose,
Et boit tant d'amour dans la coupe rose,
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir.

Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
Telle aussi mon âme eût voulu mourir
Du premier baiser qui l'a parfumée !

XVIII

LES BOIS, LAVÉS PAR LES ROSÉES.

Les bois, lavés par les rosées,
Pleurent sur la mousse et le thym,
Et bercent au vent incertain
Leurs feuilles longtemps reposées.

Les fleurs que rougit le matin,
Comme des urnes épuisées,
Ouvrent leurs corolles rosées
Où l'abeille fait son butin.

Mais qu'importent l'aube divine,
La fleur qu'un rayon illumine,
Les bois, l'abeille et le ciel bleu?

L'amour me consume et m'inonde,
Et je presse, oublieux du monde,
Tes pieds nus sous ma lèvre en feu !

XIX

TRE FILA D'ORO.

Là-bas, sur la mer, comme l'hirondelle,
Je voudrais m'enfuir, et plus loin encor !
Mais j'ai beau vouloir, puisque la cruelle
A lié mon cœur avec trois fils d'or !

L'un est son regard, l'autre, son sourire,
Le troisième, enfin, est sa lèvre en fleur ;
Mais je l'aime trop, c'est un vrai martyrte :
Avec trois fils d'or elle a pris mon cœur !

Oh! si je pouvais dénouer ma chaîne!
Adieu, pleurs, tourments; je prendrais l'essor.
Mais non, non! mieux vaut mourir à la peine,
Que de vous briser, ô mes trois fils d'or!

XX

LE SACRIFICE.

Pour atteindre aux sommets dont la hauteur accable
Il faut que le pied saigne aux angles du rocher :
Les dieux aiment le sang. Rien ne les peut toucher
Que le supplice offert du juste ou du coupable.

C'est la rigide loi du monde périssable.
Quand l'homme , un jour, du ciel voulut se rapprocher,
L'holocauste sanglant fuma sur le bûcher,
Et l'odeur en monta vers la nue implacable. .

Nous n'avons plus de dieux, plus d'expiations;
Mais dans nos cœurs en proie aux sombres passions
L'amère volupté de souffrir reste encore;

Et je voudrais, victime et sacrificateur,
Répandant à tes pieds amour, haine et douleur,
Baigner de tout mon sang l'autel où je t'adore!

XXI

LES DAMNÉS.

La terre était immense et la nue était morne,
Et j'étais comme un mort en ma tombe enfermé ;
Et j'entendais gémir dans l'espace sans borne
Ceux dont le cœur saigna pour avoir trop aimé.

Femmes, adolescents, hommes, vierges pâlies,
Nés aux siècles anciens, enfants des jours nouveaux,
Qui, rongés de désirs et de mélancolies,
Se dressaient devant moi du fond de leurs tombeaux.

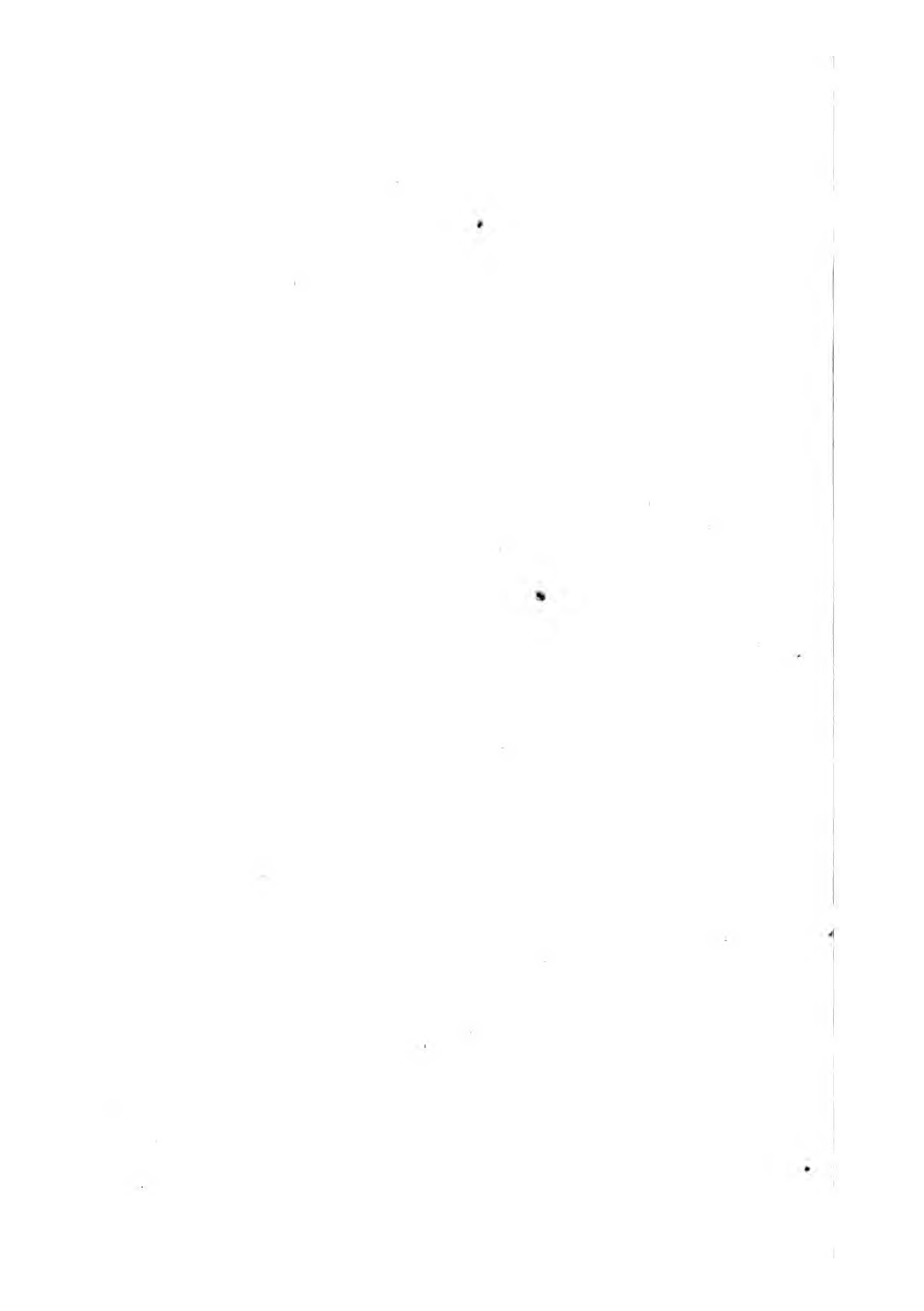
Plus nombreux que les flots amoncelés aux grèves,
Dans un noir tourbillon de haine et de douleurs,
Tous ces suppliciés des impossibles rêves
Roulaient, comme la mer, les yeux brûlés de pleurs.

Et sombre, le front nu, les ailes flamboyantes,
Les flagellant encor de désirs furieux,
Derrière le troupeau des âmes défaillantes
Volait le vieil Amour, le premier-né des dieux.

De leur plainte irritant la lugubre harmonie,
Lui-même consumé du mal qu'il fait subir,
Il chassait, à travers l'étendue infinie,
Ceux qui sachant aimer n'en ont point su mourir.

Et moi, je me levais de ma tombe glacée ;
Un souffle au milieu d'eux m'emportait sans retour ;
Et j'allais, me mêlant à la course insensée,
Aux lamentations des damnés de l'amour.

O morts livrés aux fouets des tardives déesses,
O Titans enchaînés dans l'Érèbe éternel,
Heureux ! vous ignoriez ces affreuses détresses,
Et vous n'aviez perdu que la terre et le ciel !



XXII

LA CHANSON DU ROUET.

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Je vous aime mieux que l'or et l'argent!
Vous me donnez tout, lait, beurre et farine,
Et le gai logis, et le vêtement.

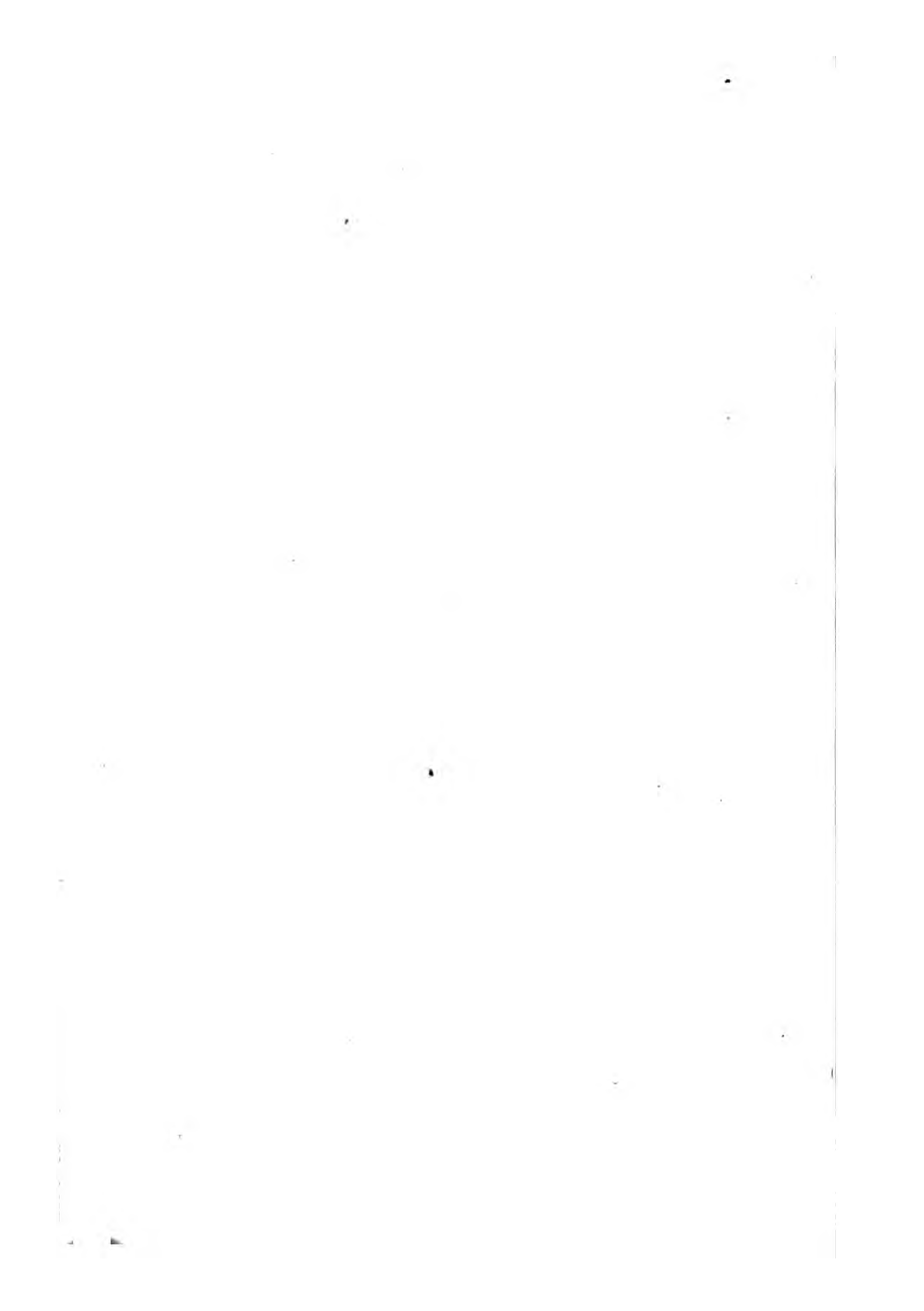
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux ;
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux.
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous me filerez mon suaire étroit,
Quand près de mourir, et courbant l'échine,
Je ferai mon lit éternel et froid.

Vous me filerez mon suaire étroit,
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

— Imité de BURNS. —



XXIII

L'ARC DE CIVA.

A Bermudez de Castro.

Le vieux Daçaratha, sur son siège d'érable,
Depuis trois jours entiers, depuis trois longues nuits,
Immobile, l'œil cave et lourd d'amers ennuis,
 Courbe sa tête vénérable.

Son dos maigre est couvert de ses grands cheveux blancs,
Et sa robe est souillée. Il l'arrache et la froisse.
Puis il gémit tout bas, pressant avec angoisse
Son cœur de ses deux bras tremblants.

A l'ombre des piliers aux lignes colossales,
Où le lotus sacré s'épanouit en fleurs,
Ses femmes, ses guerriers respectent ses douleurs,
Muets, assis autour des salles.

Le vieux roi dit : Je meurs de chagrin consumé.
Qu'on appelle Rama, mon fils plein de courage.
Tous se taisent. Les pleurs inondent son visage.
Il dit : O mon fils bien-aimé !

Lève-toi, Lakçmana ! Attelle deux cavales
Au char de guerre, et prends ton arc et ton carquois.
Va ! Parcours les cités, les montagnes, les bois,
 Au bruit éclatant des cymbales.

Dis à Rama qu'il vienne. Il est mon fils aîné,
Le plus beau, le plus brave, et l'appui de ma race.
Et mieux vaudrait pour toi, si tu manques sa trace,
 Malheureux ! n'être jamais né.

Le jeune homme aux yeux noirs se levant plein de crainte,
Franchit en bondissant les larges escaliers :
Il monte sur son char avec deux cymbaliers,
 Et fuit hors de la cité sainte.

Tandis que l'attelage aux jarrets vigoureux
Hennit et court, il songe en son âme profonde :
Que ferai-je ? où trouver, sur la face du monde,
 Rama, mon frère généreux ?

Certes, la terre est grande, et voici bien des heures
Que l'exil l'a chassé du palais paternel,
Et que sa douce voix, par un arrêt cruel,
 N'a retenti dans nos demeures.

Tel Lakçmana médite. Et pourtant, jour et nuit,
Il traverse cités, vallons, montagne et plaine.
Chaque cavale souffle une brûlante haleine,
 Et leur poil noir écume et luit.

— Avez-vous vu Rama, laboureurs aux mains rudes ?

Et vous, filles du fleuve aux îlots de limons ?

Et vous, fiers cavaliers qui descendez des monts,

Chasseurs des hautes solitudes ?

— Non ! nous étions courbés sur le sol nourricier.

— Non ! nous lavions nos corps dans l'eau qui rend plus belles

— Non, Radjah ! nous percions les daims et les gazelles

Et le léopard carnassier.

Et Lakçmana soupire en poursuivant sa route.

Il a franchi les champs où germe et croît le riz ;

Il s'enfonce au hasard dans les sentiers fleuris

Des bois à l'immobile voûte.

— Avez-vous vu Rama, contemplateurs pieux,
L'archer, certain du but, brave entre les plus braves?
— Non ! le rêve éternel a fermé nos yeux caves,
Et nous n'avons vu que les dieux !

A travers les nopals aux tiges acérées,
Et les buissons de ronce et les rochers épars,
Et le taillis épais inaccessible aux chars,
Il va par les forêts sacrées.

Mais voici qu'un cri rauque, horrible, furieux,
Trouble la solitude où planait le silence.
Le jeune homme frémit dans son cœur, et s'élançe,
Tendant l'oreille, ouvrant les yeux.

Un Rakças de Lanka, noir comme un ours sauvage,
Les cheveux hérissés, bondit dans le hallier.
Il porte une massue et la fait tournoyer,
Et sa bouche écume de rage.

En face, roidissant son bras blanc et nerveux,
Le grand Rama sourit et tend son arc qui ploie,
Et sur son large dos comme un nuage ondoie
L'épaisseur de ses longs cheveux.

Un pied sur un tronc d'arbre échoué dans les herbes,
L'autre en arrière, il courbe avec un mâle effort
L'arme vibrante où luit, messagère de mort,
La flèche aux trois pointes acerbes.

Soudain, du nerf tendu part en retentissant
Le trait aigu. L'éclair a moins de promptitude.
Et le Rakças rejette, en mordant le sol rude,
Sa vie immonde avec son sang.

— Rama Daçarathide, honoré des Brahmanes,
Toi dont le sang est pur et dont le corps est blanc,
Dit Lakçmana, salut, dompteur étincelant
De toutes les races profanes !

Salut, mon frère aîné, toi qui n'as point d'égal !
O purificateur des forêts ascétiques,
Daçaratha, courbé sous les ans fatidiques,
Gémit sur son siège royal.

Les larmes dans les yeux, il ne dort ni ne mange ;
La pâleur de la mort couvre son noble front.
Il t'appelle : ses pleurs ont lavé ton affront,
 Mon frère, et sa douleur te venge.

Rama lui dit : — J'irai. Tous deux sortent des bois
Où gît le noir Rakças dans les herbes humides,
Et montent sur le char aux sept jantes solides,
 Qui crie et cède sous leurs poids.

La forêt disparaît. Ils franchissent vallées,
Fleuves, plaines et monts; et, tout poudreux, voilà
Qu'ils s'arrêtent devant la grande Mytila,
 Aux cent pagodes crénelées.

D'éclatantes clameurs emplissent la cité,
Et le Roi les accueille et dit : — Je te salue,
Chef des guerriers, effroi de la race velue,
Toute noire d'iniquité !

Puisses-tu, seul de tous, tendre, ô Daçarathide,
L'arc immense d'or pur que Civa m'a donné ;
Ma fille est le trésor par les dieux destiné
A qui ploîra l'arme splendide.

— Je briserai cet arc comme un rameau flétri :
Les Dévas m'ont promis la plus belle des femmes !
Il saisit l'arme d'or d'où jaillissent des flammes,
Et le tend d'un bras aguerri.

Et l'arc ploie et se brise avec un bruit terrible.

La foule se prosterne et tremble. Le Roi dit :

— Puisse un jour Ravano, sept fois vil et maudit,

Tomber sous ta flèche invincible !

Sois mon fils. — Et l'époux immortel de Cita,

Grâce aux dieux incarnés qui protègent les justes,

Plein de gloire, revit ses demeures augustes

Et le vieux roi Daçaratha.



XXIV

SOUVENIR.

Le ciel, aux lueurs apaisées,
Rougissait le feuillage épais,
Et d'un soir de mai, doux et frais,
On sentait perler les rosées.

Tout le jour, le long des sentiers,
Vous aviez, aux mousses discrètes,
Cueilli les pâles violettes,
Et défleuri les églantiers.

Vous aviez fui, vive et charmée,
Par les taillis, en plein soleil,
Un flot de sang jeune et vermeil
Pourrait votre joue animée.

L'écho d'argent de votre voix
Avait sonné sous les yeuses,
D'où les fauvettes envieuses
Répondaient toutes à la fois.

Et rien n'était plus doux au monde
Que de voir, sous les bois profonds,
Vos yeux si beaux, sous leurs cils longs,
Étinceler, bleus comme l'onde !

O jeunesse, innocence, azur !
Aube adorable qui se lève !
Vous étiez comme un premier rêve
Qui fleurit au fond d'un cœur pur !

Le souffle des tièdes nuées,
Voyant les roses se fermer,
Effleurait, pour s'y parfumer,
Vos blondes tresses dénouées.

Et déjà vous reconnaissant
A votre grâce fraternelle,
L'étoile du soir, blanche et belle,
S'éveillait à l'Est pâissant.

C'est alors que, lasse, indécise,
Rose, et le sein tout palpitant,
Vous vous blottîtes un instant
Dans le creux d'un vieux chêne assise.

Un rayon, par l'arbre adouci,
Teignait de nuances divines
Votre cou blanc, vos boucles fines :
Que vous étiez charmante ainsi !

Autour de vous les rameaux frêles,
En vertes corbeilles tressés,
Enfermaient vos bras enlacés,
Comme un oiseau fermant ses ailes ;

Ou comme la Dryade enfant,
Qui dort, s'ignorant elle-même,
Et va rêver d'un dieu qui l'aime
Sous l'écorce qui la défend !

Nous vous regardions en silence.
Vos yeux étaient clos ; dormiez-vous ?
Dans quel monde joyeux et doux
L'emportais-tu, jeune Espérance ?

Lui disais-tu qu'il est un jour
Où, loin de la terre natale,
La vierge, d'une aile idéale,
S'envole au ciel bleu de l'amour ?

Qui sait ? l'oiseau sous la feuillée
Hésite et n'a point pris l'essor,
Et la Dryade rêve encor...
Un Dieu ne l'a point éveillée !

XXV

LE VENT FROID DE LA NUIT.

A Pierre Dubois.

Le vent froid de la nuit siffle à travers les branches,
Et casse par moments les rameaux desséchés;
La neige, sur la plaine où les morts sont couchés,
Comme un suaire étend au loin ses nappes blanches.

En ligne noire, au bord de l'étroit horizon,
Un long vol de corbeaux passe en rasant la terre,
Et quelques chiens creusant un tertre solitaire,
Entre-choquent les os dans le rude gazon.

J'entends gémir les morts sous les herbes froissées.
O pâles habitants de la nuit sans réveil,
Quel amer souvenir, troublant votre sommeil,
S'échappe en sourds sanglots de vos lèvres glacées ?

Oubliez, oubliez ! vos cœurs sont consumés ;
De sang et de chaleur vos artères sont vides.
O morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,
Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez !

Ah! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre ,
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
Que j'aimerais sentir, libre des maux soufferts,
Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre !

Mais, ô songe, les morts se taisent dans leur nuit.
C'est le vent, c'est l'effort des chiens à leur pâture ;
C'est ton morne soupir, implacable nature !
C'est mon cœur ulcéré qui pleure et qui gémit.

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne.
A quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir ?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir
Et qui mord le couteau de sa gueule qui saigne.

Encore une torture, encore un battement.

Puis, rien. La fosse s'ouvre, un peu de chair y tombe,

Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,

Sur tant de vanité croît éternellement.

XXVI

L'ANATHÈME.

A Eugène Maron.

Si nous vivions au siècle où les dieux éphémères
Se couchaient pour mourir avec le monde ancien,
Et de l'homme et du ciel détachant le lien,
Rentraient dans l'ombre auguste où résident les Mères;

Les regrets, les désirs, comme un vent furieux,
Ne courberaient encor que les âmes communes;
Il serait beau d'être homme en de telles fortunes,
Et d'offrir le combat au sort injurieux.

Mais nos jours valent-ils le déclin du vieux monde ?
Le temps, Nazaréen, a tenu ton défi;
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi,
Et rien n'a palpité dans sa cendre inféconde.

Heureux les morts ! L'écho lointain des chœurs sacrés
Flottait à l'horizon de l'antique sagesse ;
Les suprêmes lueurs des soleils de la Grèce
Luttaient avec la nuit sur des fronts inspirés.

Dans le pressentiment de forces inconnues,
Déjà plein de Celui qui ne se montrait pas,
O Paul, tu rencontrais, au chemin de Damas,
L'éclair inespéré qui jaillissait des nues!

Notre nuit est plus noire et le jour est plus loin.
Que de sanglots perdus sous le ciel solitaire !
Que de flots d'un sang pur sont versés sur la terre
Et fument, ignorés d'un éternel témoin !

Comme l'Essénien, au bout de son supplice,
Désespéré d'être homme et doutant d'être un dieu,
Las d'attendre l'Archange et les langues de feu,
Les peuples flagellés ont tari leur calice.

Ce n'est pas que le fer et la torche à la main,
Le Gépide ou le Hun les foule et les dévore ;
Qu'un empire agonise, et qu'on entende encore
Les chevaux d'Alarik hennir dans l'air romain.

Non ! le poids est plus lourd qui les courbe et les lie ;
Et, corrodant leur cœur d'avarice enflammé,
L'idole au ventre d'or, le Moloch affamé
S'assied, la pourpre au dos, sur la terre avilie.

Un air impur étreint le globe dépouillé
Des bois qui l'abritaient de leur manteau sublime ;
Les monts sous des pieds vils ont abaissé leur cime ;
Le sein mystérieux de la mer est souillé.

Les Ennuis énervés, spectres mélancoliques,
Planent d'un vol pesant sur un monde aux abois;
Et voici qu'on entend gémir comme autrefois
L'Ecclésiaste assis sous les cèdres bibliques.

Plus de transports sans frein vers un ciel inconnu,
Plus de regrets sacrés, plus d'immortelle envie...
Hélas! des coupes d'or où nous buvions la vie
Nos lèvres ni nos cœurs n'auront rien retenu!

O mortelles langueurs, ô jeunesse en ruine,
Vous ne contenez plus que cendre et vanité!
L'amour! l'amour est mort avec la volupté;
Nous avons renié la passion divine!

Pour quel dieu désormais brûler l'orge et le sel ?
Sur quel autel détruit verser les vins mystiques ?
Pour qui faire chanter les lyres prophétiques
Et battre un même cœur dans l'homme universel ?

Quel fleuve lavera nos souillures stériles ?
Quel soleil, échauffant le monde déjà vieux,
Fera mûrir encor les labeurs glorieux
Qui rayonnaient aux mains des nations viriles ?

O liberté, justice, ô passion du beau,
Dites-nous que votre heure est au bout de l'épreuve,
Et que l'amant divin promis à l'âme veuve
Après trois jours aussi sortira du tombeau !

Éveillez, secouez vos forces enchaînées,
Faites courir la sève en nos sillons taris;
Faites étinceler, sous les myrtes fleuris,
Un glaive inattendu, comme aux Panathénées !

Sinon, terre épuisée, où ne germe plus rien
Qui puisse alimenter l'espérance infinie,
Meurs ! Ne prolonge pas ta muette agonie,
Rentre pour y dormir au flot diluvien.

Et toi, qui gis encor sur le fumier des âges,
Homme, héritier de l'homme et de ses maux accrus,
Avec ton globe mort et tes dieux disparus,
Vole, poussière vile, au gré des vents sauvages !



XXVII

LES OISEAUX DE PROIE.

Je m'étais assis sur la cime antique
Et la vierge neige, en face des dieux ;
Je voyais monter dans l'air pacifique
La procession des morts glorieux.

La terre exhalait le divin cantique
Que n'écoute plus le siècle oublieux,
Et la chaîne d'or du Zeus homérique
D'anneaux en anneaux l'unissait aux cieus.

Mais, ô passions, noirs oiseaux de proie,
Vous avez troublé mon rêve et ma joie :
Je tombe du ciel et n'en puis mourir.

Vos ongles sanglants ont dans mes chairs vives
Enfoncé l'angoisse avec le désir,
Et vous m'avez dit : — Il faut que tu vives !

XXVIII

REQUIES.

Comme un morne exilé, loin de ceux que j'aimais,
Je m'éloigne à pas lents des beaux jours de ma vie,
Du pays enchanté qu'on ne revoit jamais.

Sur la haute colline où la route dévie
Je m'arrête, et vois fuir à l'horizon dormant
Ma dernière espérance, et pleure amèrement.

O malheureux ! crois en ta muette détresse ;
Rien ne refleurira, ton cœur ni ta jeunesse,
Au souvenir cruel de tes félicités.

Tourne plutôt les yeux vers l'angoisse nouvelle,
Et laisse retomber dans leur nuit éternelle
L'amour et le bonheur que tu n'as point goûtés.

Le temps n'a pas tenu ses promesses divines.
Tes yeux ne verront point reverdir tes ruines ;
Livre leur cendre morte au souffle de l'oubli.

Endors-toi sans tarder en ton repos suprême ;
Et souviens-toi, vivant dans l'ombre enseveli,
Qu'il n'est plus en ce monde un seul être qui t'aime.

La vie est ainsi faite, il nous la faut subir. •
Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite ;
Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.

Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,
Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,
Repose, ô malheureux, pour le temps éternel !

644

TABLE

	Pages.
I. La Passion, poëme.....	1
II. A Madame A. S. M.....	99
III. Çunacépa, poëme.....	103
IV. Odes anacréontiques.....	151
V. Le Vase.....	169
VI. Phidylé.....	173
VII. Fultus Hyacintho.....	177
VIII. Les Ascètes.....	179
IX. Les Jungles.....	191
X. Les Hurlleurs.....	195
XI. Les Éléphants.....	199

	Pages.
XII. Le Désert.....	205
XIII. Le Runoïa, poëme.....	209
XIV. Le Nazaréen.....	237
XV. Christine.....	243
XVI. Les Elfes	249
XVII. Le Colibri.. ..	255
XVIII. Les Bois lavés par les rosées.....	257
XIX. Tre Fila d'oro.....	259
XX. Le Sacrifice.....	261
XXI. Les Damnés.....	263
XXII. La Chanson du rouet.....	267
XXIII. L'Arc de Civa.....	271
XXIV. Souvenir	283
XXV. Le Vent froid de la nuit.....	289
XXVI. L'Anathème.....	293
XXVII. Les Oiseaux de proie.....	301
XXVIII. Requies.....	303

POÈMES

ET

POÉSIES

PAR

LECONTE DE LISLE

auteur des *Poèmes antiques*

seconde édition, revue et augmentée

DE LA PASSION

POÈME

(33)



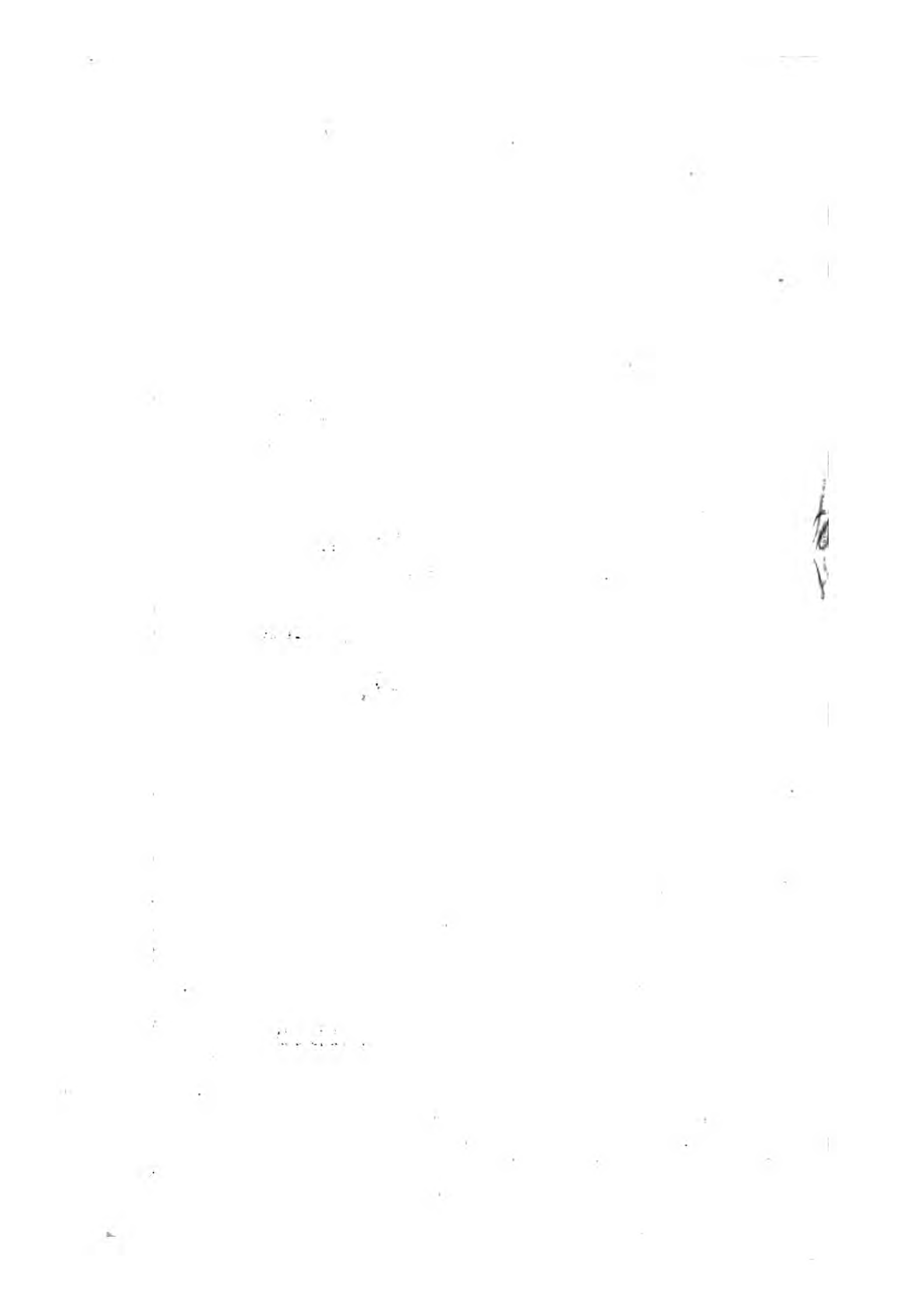
Yet. Fr. III B. 2143

PARIS

TARIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE MARENGO, 2

—
1857



D.C.

LIBRAIRIE D'ALPHONSE TARIDE.

CRESSOT, poésie. 1 vol. in-12. 1 fr.

L'INTERVENTION A NAPLES, le règne de Ferdinand II,
par ALFRED FRANKLIN. 1 vol. in-12. 50 c.

LE FIGARO ET M. DE LAMARTINE, par ERNEST LOUET.
1 vol. in-18. 50 c.

EUGÈNE DE MIRECOURT, sa biographie et ses erreurs,
avec un portrait et un autographe. 4^e édition 1 vol.
in-18. 50 c.

MÉLODIES PASTORALES, par THALÈS BERNARD. in-4^o. 30 c.

THÉÂTRE COMPLET DE J. RACINE, édition diamant.
2 vol. in-32. 2 fr.

EXAMEN CRITIQUE DE LA BOURSE, comédie en cinq
acte en vers de Ponsard, par MARET-LERICHE. 4^e édition.
1 vol. in-18. 50 c.

LA CONSCIENCE, drame en cinq actes et en six tableaux,
par ALEXANDRE DUMAS. in-4^o. 40 c.

